

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 666.—SAMEDI, 6 FEVRIER 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.

BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS.—L'HIVER

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 6 FEVRIER 1897

SOMMAIRE

TEXTE. — Entre-nous, par L. Ledieu. — Chronique européenne, par R. Brunet. — L'hiver, par F. P. — Poésie : Nérone, par H. Demers. — Mlle Marie Micheline Broquart, par Hermance. — Le pain, par Bluet. — Tigre et lion, par F. Picard. — Plus de bossus (avec gravures), par L. M. — Le Canada au Brésil, par F. Picard. — Paul Arène (avec portrait), par F. P. — L'enfant martyr, par F. P. — A travers Rome, par Firmin Picard. — Petite poste en famille. — Poésie : Sommeil d'enfant, par Ch. Gillotin. — Théâtres. — Un petit héros, par Tremières. — Feuilleton : La veuve du garde, par Raoul de Navery.

GRAVURES : Beaux-Arts : L'hiver. — Combat entre lion et tigre. — A travers Rome ; Le Vatican ; Le Capitole ; Le Colisée ; Intérieur du Colisée ; La fontaine de Trevi ; Le Château Saint Ange ; La basilique Saint-Paul ; Intérieur de la basilique Saint-Paul. — Portrait : Paul Arène. — L'enfant martyr. — La proportion du tabac fumé par habitant en chaque pays du monde entier (15 gravures). — Un jour de lessive. — Pélemélographie.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOUVEAU FEUILLETON

Avec la première semaine de mars prochain LE MONDE ILLUSTRÉ commencera la publication d'un nouveau roman de mœurs canadiennes, intitulé :

UN DRAME AU LABRADOR

par le romancier national si avantageusement connu, M. le Dr EUGENE DYCK.

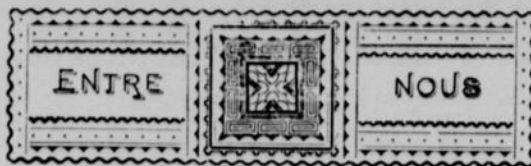
Le succès qu'a obtenu la nouvelle de M. Régis Roy, a décidé LE MONDE ILLUSTRÉ à se procurer le manuscrit de cette nouvelle œuvre canadienne inédite et il en offrira les prémices à ses lecteurs.

M. Dyck n'est pas un inconnu pour le public lecteur et il n'a pas besoin d'être recommandé. Son fameux roman *Le roi des Etudiants* a eu un succès retentissant, qui a affirmé pour longtemps la bonne réputation de l'auteur.

Diverses nouvelles de M. Dyck, publiées par LE MONDE ILLUSTRÉ, l'ont déjà rendu familier et sympathique aux lecteurs de ce journal.

Disons simplement que son roman *Un drame au Labrador* présente, à un degré suréminent, toutes les maîtresses qualités qui ont fait de M. Dyck le romancier et nouvelliste national si populaire que chacun sait.

De magnifiques illustrations rehausseront le texte : ce sera, de la sorte, un ouvrage attrayant par la forme tout autant que par le fond.



Il y avait si longtemps que j'entendais discuter la chose ; depuis tant de mois et même d'années on en parlait tant, au salon, à la salle à manger, à la cuisine, dans la rue, sur les places publiques, dans les hôtels, au Parlement même, partout enfin, que je sortis, un samedi de la semaine dernière, en quête d'un endroit où l'on s'occuperait d'autre chose et je m'en fus tout droit au club.

J'y rencontrai les figures habituelles, les colonels, les avocats, les médecins, les notaires, les banquiers, etc, etc, bref, les gens qui travaillent et ceux qui ne font rien du tout.

Et, mû par un esprit de profonde perspicacité, je me dirigeai du côté légal, coté avocats et notaires.

— Ces braves défenseurs de la veuve et de l'orphelin et ces dépositaires de bien des secrets de famille, me disais-je, doivent s'occuper de leurs affaires professionnelles, plutôt que de l'autre question, la question énervante, quasi-sempiternelle, monotone, ennuyante.

Eh ! bien, pas du tout, ils en parlaient... et n'étaient pas d'accord, oh ! mais, pas d'accord du tout.

Je me dérobai modestement et m'en fus du côté militaire.

Les militaires, chacun sait ça, aiment à parler de choses — comment dire ! — de choses un peu légères, drôles, amusantes, plutôt que de canons, cartouches et fusils.

Les militaires se taisaient et je crus l'occasion bonne pour amener la conversation sur la campagne de Madagascar et la promenade des Anglais le long du Nil.

Cela ne prit pas du tout et au bout de cinq minutes, un colonel parlait de la chose, de la question énervante, monotone, quasi-sempiternelle, etc., etc., et n'était pas d'accord avec les autres guerriers.

Je m'excusai re-modestement et j'allai chercher ailleurs.

Les médecins en parlaient... et n'étaient pas d'accord.

Les banquiers n'étaient pas d'accord et... en parlaient.

*** Je pris ma canne et mon chapeau et, me souvenant que c'était jour de réunion chez un mien ami, je poussai le bouton électrique de sa porte.

Il y avait du monde : un prêtre très aimable, et poète à ses heures, un magistrat intègre, des légistes distingués.

Et, comme nous étions tous très intelligents, nous parlâmes de la pluie, du beau temps, c'est à dire en prose, de la neige et de la tempête, des derniers livres parus, des poètes anciens et nouveaux, de Ben Hur, (une de mes toquades, ce Ben Hur), des orateurs du siècle, de tout ce que vous voudrez enfin, mais toujours de ces sujets attrayants, qui réveillent et secouent l'esprit.

Tout allait bien, quand l'un de nous — je ne sais plus lequel — se renversant dans son fauteuil, dit d'une voix grave :

— Eh ! bien, elle n'existe pas, il n'y a plus à nier !

— Comment ! comment ! Jamais de la vie ; vous n'avez donc pas lu le dernier numéro du X de Rome ?

— Parfaitement, mais ce n'est pas officiel.

— Au contraire...

— Mais, non, c'est un simple article de journal et qui ne prouve rien contre son existence.

— Elle existe.

— Elle n'existe pas.

Et les voilà empoignés et lancés dans la discussion.

Ils étaient tombés en plein dans la question, vous savez, la question monotone, énervante, quasi... de savoir si Diana Vaughan existe ou n'existe pas.

Eh ! bien, cela m'est parfaitement égal.

*** Ce qui s'est dépensé d'encre, de paroles et même

d'esprit à ce sujet est incroyable et, à propos d'esprit — dénuée assez rare cependant — voici qu'un médecin français est en train de le supprimer en la personne des bossus.

Avoir de l'esprit comme un bossu est un commun proverbe, et il s'en suit que quand il n'y aura plus de bossus, l'esprit ne saura guère où se loger.

Sauteuil a fait, sur les bossus, une chanson que vous connaissez et qui débute ainsi :

Depuis longtemps je me suis aperçu
De l'agrément qu'on a d'être bossu.
Quand un bossu l'est derrière et devant,
Son estomac est à l'abri du vent
Et ses épaules sont plus chaudement.

On trouve ici des gens assez mal nés
Pour s'aviser d'aller leur rire au nez :
Ils l'ont toujours aussi long que le bec
De cet oiseau que l'on trouve à Québec,
C'est pour cela qu'on leur doit du respect.

Quel est cet oiseau que l'on trouve à Québec et qui a le bec aussi long !

Question grave, très grave, à moins que le poète, en peine de rime, n'ait employé le mot "Québec" que poussé par la nécessité.

*** Mais je reviens aux bossus et au médecin français.

Le Dr Calot vient de communiquer, à l'Académie de Médecine de Paris, un mémoire qui fait grand bruit dans le monde médical, et c'est bien juste.

Savez-vous rien de plus triste, de plus lamentable — vous qui êtes mère de famille — que de voir un enfant gai, solide, gentil, intelligent, bien fait, qui, tout à coup, sans cause apparente, devient maigre, triste, pâle, malingre et dont la pauvre frêle échine commence à dévier un peu, puis continue à se contrefaire, pour qu'enfin on en arrive à reconnaître que le petit, l'être aimé est décidément bossu ?

Petite au début, la déformation s'est accentuée, la poitrine a fléchi, les épaules se sont courbées en avant, le dos, le pauvre dos a suivi le mouvement, les jambes se sont allongées aux dépens du tronc, bref, ce n'est plus le bel enfant frais, rose et bien bâti, mais un pauvre infirme que l'on regarde d'un air de pitié en le rencontrant, l'être qui, désormais, doit avoir une existence à part, triste et désolée, ne pouvant compter sur d'autre amour que celui de sa mère — oh ! celui-là, l'amour qui ne change jamais — mais sans espoir d'obtenir de sa vie un baiser de fiancée.

Mère, bonne mère qui pleures, sur le sort de ton enfant, sèche tes larmes, souris à l'avenir, ton fils ne restera pas infirme, car, de là-bas, de l'autre côté de l'océan, de la rive de France, de cette belle et toujours jeune France, ardente à l'étude, infatigable et merveilleuse de science, nous arrive la bonne nouvelle, la nouvelle de la — je ne dirai pas possibilité, mais certitude de la guérison de l'être aimé !

Nous publions plus loin, avec gravures, un article donnant le détail du traitement d'après le rapport même du docteur Calot.

Certes, la chose vaut la peine d'être connue et appréciée.

*** On causait, un soir, du premier vêtement de notre premier père Adam, et comme Henry de Puyjalon était présent, inutile de dire qu'il eut son mot à dire.

— Une feuille de vigne ?

— La feuille de vigne d'Adam était tout simplement une peau de bête, fruit de la chasse.

— La chasse ?

— Oui, de la chasse...

Et de Puyjalon, dit :

La chasse naquit quelques siècles avant l'homme. Il paraît incontestable qu'elle se manifesta à l'aurore des carnassiers. Le premier animal organisé qui dévora un organisme, après s'en être emparé, fut le premier chasseur. Aussi, lorsqu'Adam, en punition de sa faiblesse, fut contraint de se recouvrir de la peau d'une bête sauvage, se trouva-t-il en présence d'une tradition déjà ancienne. Mais, si la gloire d'être le

premier chasseur lui échappa il n'en eût pas moins la plus grande influence sur la chasse.

Il sut la rendre industrielle, profitable aux besoins de l'humanité, et c'est à lui que nous sommes redevables des premières notions que l'on ait recueillies sur la pelleterie.

Tout ce que l'on sait, en effet, de la climatologie de ces époques reculées, fait supposer que la température y était infiniment plus douce que celle de nos jours et l'on croit qu'Adam s'éloigna peu du paradis terrestre.

Le Tout-Puissant, dans son inépuisable mansuétude, ne voulut pas, sans doute, qu'il eût trop à souffrir de l'inégalité et de l'inclémence des saisons. Il parait, d'ailleurs, certain que c'est à la pudeur et non au froid qu'il faut attribuer la naissance du premier vêtement connu.

De la réalité de ces faits et de leur ensemble, la science, de déduction en déduction et réciproquement, en a conclu que la pelleterie, qui fut en usage lors de ce grand événement, avait été empruntée d'un animal de petite dimension, de peau très mince et de poil peu fourni. Les noms de plusieurs petits mammifères, originaires des régions où fut relégué notre premier et coupable père, ont été mis en avant, mais ils n'ont pu réunir tous les suffrages. Ils sont restés enveloppés de nuages, nuages qui vont disparaître aussitôt que M. Albert Gaudry aura donné une nomenclature rigoureusement scientifique des animaux introduits dans l'arche par Noé, et de leur rapport avec les races ancestrales qui les précéderent.

*** On commence à parler des titres honorifiques que doivent recevoir nombre de personnages, en juin prochain, à l'occasion du soixantième anniversaire de royauté de Sa Majesté la reine Victoria.

Jamais on n'aura vu "baronnetter" tant de sujets anglais.

Ces titres ne donnent cependant ni le bonheur, ni la fortune, ainsi que le prouve une assez curieuse annonce parue le mois dernier dans le *Morning Post*, de Londres.

Un baronnet anglais, âgé de soixante-dix ans, fait appel à la charité publique pour obtenir les choses indispensables à la vie. "Abandonné par ma femme qui possède une grande fortune, dit-il lamentablement, je me trouve absolument sans ressources et dans l'incapacité de gagner ma vie."

Pauvre baronnet ! Misérable baronnette ! !

*** La princesse de Chimay fait encore parler d'elle. Après avoir lâché son mari, tout comme la légitime du baronnet anglais, voici qu'elle vient de lâcher son violoneux bohémien.

Elle l'a laissé à l'hôtel, comme un vieux parapluie usé, sans même payer la note.

Décidément, cette princesse change bien souvent d'idée fixe, comme dit G. Désaulniers.

Lein Leduc

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 5 janvier 1897.

Un froid bien canadien souffle glacialement sur Paris, et la givre fait ses visites aux riches comme aux pauvres dont la misère devient plus triste.

Le Parisien n'aime pas le froid sec que nous aimons, d'autant plus, qu'il est sain et plus pur, que l'horrible humidité de Paris.

Dans les petites baraques installées sur les boulevards, durant les fêtes de Noël et du premier de l'an, les pauvres marchands grelottent, tout en criant d'une même voix forte et retentissante : "Venez, venez par ici, on liquide, quide, quide ! !"

De ces marchands il y en a un peu partout. Devant l'hôtel que j'habite, une installation s'est faite avant Noël, et j'en ai eu la première nouvelle le matin à huit heures lorsque, dormant encore, j'entendis une voix stridente criant, hurlant presque : "Ici on donne tout, tout ! ! Et "on liquide... quide... quide ! !"

Depuis ce temps qu'il donne tout et qu'il liquide

cependant tous les matins on peut voir un choix nouveau de sa marchandise d'occasion.

A plusieurs coins de rues, se tiennent aussi des chansonniers interprétant la chanson du jour qui roule en complainte sur "l'enfant martyr," ce qui prouve que certaines souffrances immortalisent.

Et, d'habituels pensionnaires de Mazas (*) se font pédicures ou camelots en ces jours de fêtes, où la bonté municipale leur permet de faire casquer les nigauds.

Paris-original se groupe ainsi en revue intéressante pour les étrangers venus de toutes les parties du monde et qui veulent voir un spectacle unique.

..

Il y a quelques jours, la très grande artiste, Sarah Bernhardt, faisait, dans le *Figaro*, un bouquet des fleurs à elle offertes par tous les peuples où son génie avait fait admirer l'art français ; et, en se souvenant de ses gloires, elle a bien voulu ne point oublier le Canada.

Evidemment, nous en sommes touchés, d'autant plus que notre admiration pour elle est immense, mais quand elle écrit que : "grâce à la propagande de mon art, la langue française est aujourd'hui langue courante de la jeune génération..." il y a légère erreur, pour le moins. Puis, continuant, elle dit encore : "Au Canada, les députés et les sénateurs ont poussé mon traineau, aux cris mille fois répétés de : Vive la France !"

Certainement, la grande artiste s'est trompée, et comme cette ovation a dû être faite le soir, elle a pris pour nos vrais députés et nos vrais sénateurs ceux du Parlement-Modèle, à la barbe moins forte mais à la voix plus dominante, peut-être.

Ceux qui vont être fièrement heureux d'avoir été pris pour nos législateurs, ce sont les ardents étudiants, futurs députés, lointains sénateurs, qui rêveront alors à la prophétesse de jadis.

..

Le premier de l'an, au soir, la "Société Canadienne de Paris," a donné un très beau banquet, où en buvant le champagne, on a dit et chanté les gloires du nom canadien.

Le restaurant de l'Abbaye, que dirige si habilement M. Mignot, s'est surpassé, et tous les Canadiens garderont longtemps le souvenir des plats exquis savourés là.

Mais le compte-rendu du Dr Elzéar Roy, le très sympathique secrétaire-trésorier de la "Société Canadienne de Paris," sera plus éloquent que moi en racontant cette joyeuse et inoubliable soirée.

Lisez :

PARIS, 2 janvier 1897.

L'an 1897 a bien commencé pour les Canadiens d'ici, présents au grand banquet de la Société Canadienne de Paris.

M. Rodolphe Brunet, président de notre Société, avait à sa droite M. l'abbé J.-B. Houle et à sa gauche le Dr Charles-Auguste Prévost ; puis le Secrétaire-trésorier placé en face, était entouré de MM. Raoul Barré et du Dr Louis Gauthier. Les autres places étaient occupées par MM. le Dr E. LeCavalier, L.-T. Bacon, Ernest Girard, Louis Leduc, J.-A. Roby, Alfred Desloges, Zotique Clément, J. Colas, L. Wineberg, A. Bolté, Pierre Baro, etc., etc.

La santé du clergé canadien fut proposée par M. le président Brunet, qui termina en ces termes :

"Buons à la santé du clergé canadien, pour témoigner notre profonde reconnaissance à ceux qui portèrent partout la civilisation à l'ombre de l'immortelle croix de l'unique Dieu, et cela des bords du Saint-Laurent à la Baie d'Hudson, du Labrador jusqu'à l'Ouest sauvage et reculé..."

"Je lève donc mon verre à la santé du clergé canadien, le meilleur et le plus sympathique ami de la Société Canadienne de Paris."

M. l'abbé Houle répondit par un magnifique discours, dans lequel il constata avec plaisir combien les Canadiens restent unis au clergé, qu'ils n'oublient jamais dans leurs réjouissances. Et il proposa la santé des médecins canadiens de Paris à laquelle répondit le Dr Charles-Auguste Prévost, finissant son remarquable discours par ces paroles :

"Le médecin canadien, messieurs, possède une autre qualité, la plus belle entre toutes : c'est qu'après

(*) Mazas, célèbre prison de Paris.

un séjour plus ou moins prolongé dans cette ville de Paris, où l'athéisme et la libre-pensée se donnent la main sur un trône doré, où le mépris et la haine de tout ce qui est religion, sont pour ainsi dire, monnaie courante, eh ! bien, nous médecins canadiens, nous savons avec discernement conserver notre foi, nos principes de catholiques et nous savons aussi retourner, dans notre jeune et beau Canada, en vrais soldats, de la foi et de la science..."

M. Alfred Desloges ayant proposé la santé des artistes, M. Raoul Barré eut la douce charge de lui répondre.

Puis M. J.-A. Roby, le vétéran des Canadiens de Paris, proposa la santé du comité d'organisation, lequel comité eut un vaillant orateur en la personne du Dr D.-E. LeCavalier, qui termina par un hommage aux fondateurs de la Société Canadienne.

Le Dr Elzéar Roy proposa la santé de la Société Canadienne de Paris et de son président. M. Brunet lui répondit en faisant l'éloge de son ami, le Dr J.-A. Saint-Denis, ancien vice-président, qu'il proclama le véritable fondateur de notre société.

M. Louis Leduc, ayant proposé la santé des dames, le Dr Louis Gauthier fit une magnifique réponse, au cours de laquelle il dit : "La femme est l'idée placée au haut de la société, vers laquelle les yeux sont levés ; elle est la figure que l'on adore. Tous s'emparent autour d'elle, tous travaillent à son ascension ; pas un écrivain qui ne la chante, pas une plume qui ne lui donne une aile ; partout elle a des poètes voués à son culte ; partout on jette sous ses pieds de l'encens qui lui forme ce nuage d'apothéose traversé de vols de colombes et de chutes de fleurs..."

On termina en buvant à la santé du MONDE ILLUSTRÉ, de *La Presse* et du *Courrier du Canada*.

Un vote de remerciements aux artistes, MM. Raoul Barré et Ernest Girard, qui avaient fait chacun un admirable dessin comme menu, fut adopté avec bravos.

Enfin, après le banquet, M. l'abbé Houle parla en termes émus de la mort de Mgr Fabre et, sur sa proposition, secondée par le Dr C.-A. Prévost, il fut convenu d'envoyer des résolutions de condoléances à l'archevêché de Montréal et à la famille du vénérable archevêque défunt.

DR ELZÉAR ROY.

Sec.-Trés. de la Société Canadienne de Paris.

Rodolphe Brunet

L'HIVER

(Voir gravure)

C'est un joli tableau, que celui dont LE MONDE ILLUSTRÉ nous donne aujourd'hui une reproduction si gracieuse en première page.

La bonté, la beauté, l'élégance, tous les sentiments de l'âme, la femme les possède au suprême degré : et celui qui le nie, n'a jamais connu les trésors d'un cœur de femme, ne les a peut-être jamais recherchés, n'a sûrement jamais aimés.

Quoi de plus naturel, chez l'artiste dont le cœur vibre à chaque coup de pinceau—puisque c'est son âme qu'il incarne dans son œuvre,—quoi de plus naturel que de représenter les sentiments physiques, si nous osons employer cette expression, sous les traits de la femme ?

Mais—il y a toujours un *mais* !—il faut voir aussi l'ombre : car il y a toujours aussi une ombre à tout tableau !

Ici, l'ombre, ce sont les malheureux. C'est la femme encore qui nous enseignera, sous le chaud rayonnement de sa charité, de son bon cœur plein de toutes les tendresses, à compatir aux misères du pauvre.

Car l'hiver est dur,

"Il fait si froid dans leur foyer désert !"

Pauvres gens !... Et les petits enfants !... Cela vous ferait pleurer.—F. P.

Aux yeux de la jeunesse l'amour apparaît comme un beau nuage doré planant dans un ciel pur et serein ; défiez-vous, jeunes gens, de ce nuage : souvent il porte l'orage dans ses flancs.—ADOLPHE HURTEAU.

NÉRON

(ESSAI TRAGIQUE)

(Le vaisseau qui mène Agrippine à la mort s'éloigne. Néron sur le rivage avec un de ses intimes.)

NÉRON

Mon confident, regarde, à l'horizon lointain,
Ne vois-tu pas blanchir ses voiles de satin ?
Il vogne sur les eaux ainsi qu'une colombe
Ce vaisseau qui conduit ma mère dans la tombe,
Ce vaisseau que sa voile emporte au vent du soir,
Et qui semble s'éteindre au loin sous le ciel noir.
Approche, ami ! J'ai peur ! Oui, j'ai peur des fantômes.
Réponds, quand tout sommeille, aux palais, sous les charmes,
Le tombeau garde-t-il toujours ses habitants ?... [mes,
Leurs spectres sortent-ils à ces mornes instants,
A cette heure troublante et pleine de silence,
Où la nuit sur la terre étend son voile immense ?
Moi je frémis encor de mon crime incertain,
Je doute de Néron, je doute du destin.
Je voudrais, sans merci, voir pleurer mes victimes,
Faire couler du sang, accumuler des crimes ;
Je voudrais être seul régnant par la terreur,
Être plus que Néron, être plus qu'empereur ;
Je voudrais des pouvoirs escalader le faite ;
Je voudrais commander aux vents, à la tempête ;
Je voudrais, je voudrais, sous mon regard de feu
Voir, la nuit, s'allumer la route du ciel bleu,
Les astres m'obéir dans les océans d'ombre,
Et je tremble à l'aspect de ce vaisseau qui sombre,
Et je crains de revoir dans mes tristes ennuis,
Se lever Agrippine au milieu de mes nuits.
Lâche !

ANICETUS

Allons donc, seigneur, elle va dans les ondes ;
Quand elle quittera ces demeures profondes
Où Pluton retient tout sous sa rigide loi,
Nous serons disparus dès longtemps, vous et moi.
D'ailleurs, ne craignez rien, la porte de la tombe
Quand une fois ouverte, elle se ferme, et tombe,
Retient dans ses cachots mieux scellés tous les jours,
Celui qui vient hélas, y vivre pour toujours.
Mais quels tristes soucis occupent donc votre âme ?
Chassez, cela seigneur. Oh ! quels regards de flamme !

NÉRON

Dans la plainte profonde, éternelle des flots
N'entends-tu pas monter des râles, des sanglots !...
Elle approche... elle approche... elle vient, la victime,
La vois-tu sur la lame ?... O mon meurtre ! O mon crime !
O sang que j'ai versé ! O fantôme vengeur !
De grâce laissez-moi ! Pitié pour l'empereur !

ANICETUS

Je commence à trembler, quel est donc ce mystère ?

NÉRON

Reviens-tu de la mort, fantôme de ma mère ?

ANICETUS

Imagination, vaine chimère, erreur !

NÉRON

Non, non, je l'aperçois, dans toute son horreur,
Avec ses noirs cheveux que couvre l'onde amère,
Son geste menaçant... oh ! oui, c'est bien ma mère.

HECTOR DEMERS.

Montréal, 1897.

Mlle MARIE MICHELLE BROQUART

Franchement, je détournai la tête et je souris.

C'est qu'il était si raide dans son col des dimanches,
dans sa redingote mal coupée, dans son pantalon trop
court, énorme, dans laquelle ses deux pieds à la fois
eussent été fort à leur aise.

Puis elle, — mon Dieu ! elle ressemblait tant à une
pivoine !

Courtaude, elle laissait émerger d'un flot de dentelle,
de rubans et de falbalas rouges, deux grosses joues de
la même couleur.

Et ils venaient ainsi sur la grande route, la main
dans la main, sans rire ! — mais un peu timides, avec
un air qui eût pu faire croire qu'ils avaient perdu quel-
qu'un de leurs proches...

Chers paysans ! ils s'aimaient : ils étaient heureux !

Le bonheur est si peu exigeant !

Aussi, est-ce bien toute une idylle dont je fus té-
moin durant mes quelques semaines de villégiature.

Non pas un de ces poèmes à la mode, poudré, soigné,
enrubanné, dont les scènes sont étudiées à l'avance et
visent à l'effet, non ; mais une pastorale qui, pour
n'avoir ni berger, ni bergère, ne s'en déroulait pas
moins sous le beau ciel bleu, aux gais refrains des
oiseaux, aux mille bruits de la nature en fête.

Il y avait bien là aussi, comme au second plan du
tableau, une modeste écrivainesse dont le cœur s'était
quelque peu refroidi aux démonstrations sensibles des
pastoraux et des pastourelles, mais elle se sentait re-
vivre dans cet entourage si plein de franchise, de sim-
plicité, d'amour.

* *

Jacques Broquart et Madeleine Landry, que j'avais
croisés dès mon arrivée à S..., étaient voisins.

C'était dans la famille de cette dernière que j'avais
établi mes pénates.

Le père Landry possédait, je ne me rappelle plus
combien d'arpents de terre, rapportant, bon an, mal
an, d'assez gros bénéfices.

Les Broquart, au contraire, étaient des gens pauvres.
Leur maisonnette n'était entourée que d'un modeste
potager, suffisant modestement à la consommation des
douze bouches qui se rangeaient autour de la nappe
grise, à l'heure du repas commun.

Donc, Broquart père, fils, filles, travaillaient pour
les cultivateurs à l'aise durant la belle saison. Jacques,
— pour ne parler que de celui-là, — faisait les foins chez
mes hôtes. Et chacun devant prêter main-forte aux
champs, à l'heure de la récolte, Madeleine se joignait
à la troupe des rudes et gais moissonneurs.

Or, était-ce hasard ? était-ce délicatesse, ménage-
ment du dieu qui protège les amoureux ? — je me le
demandai souvent — Madeleine et Jacques travaillaient
de concert.

Quand l'énorme faux mécanique avait couché sur le
sol ses gracieux andains, alors apparaissaient, sous le
soleil se levant à peine, Jacques et Madeleine retour-
nant, étalant avec leurs longues fourches, aux dents
en bois, l'herbe encore dégoutante de rosée. Et cette
tâche s'accomplissait avec une activité inconcevable
pour moi, chez des jeunes gens qui s'aiment et qui
éprouvent du plaisir à se le dire souvent.

Je les suivais, de ma fenêtre, des heures entières,
et aussi loin que mon regard pouvait les apercevoir.

Oh ! Jacques tournait bien la tête de temps en
temps, et Madeleine savait bien aussi choisir ce mo-
ment pour lever ses grands yeux vers le robuste faneur
et lui faire admirer un de ses bons gros sourires qui
paraient si haut, mais l'ouvrage n'en souffrait rien !
Et je n'ai jamais entendu Landry père se plaindre de
la lenteur aux champs de sa fille et de son jeune voisin.

* *

A coup sûr, Jacques n'avait pas un physique dont
se seraient coiffées nos élégantes de la ville ; il n'avait
ni cette démarche, ni cet esprit prime-sautier qui
charment si fort ici. Mais plus d'un de nos gaudins
lui aurait envié sa voix superbe.

A Montréal, il aurait fait les délices de nos concerts,
de nos chœurs d'église : on l'aurait appelé un beau
ténor ; à la campagne, on le nommait le bon chanteur.

Fallait l'entendre aussi, à la veillée, assis sous la
charmille, Madeleine tout près et entouré des gars et
fillettes du voisinage. Certes ! il n'était plus ce même
garçon embarrassé, craintif, quand il faisait monter
vers le ciel calme, en accents purs et bien rythmés, les
notes vibrantes, émues, de nos vieilles chansons cana-
diennes, ou quelques romances en vogue que lui avait
appries une cousine de la ville.

Eh ! bien, dans le bosquet voisin, je me suis souvent
oubliée, charmée par le gosier de ce gaillard là !

Bientôt toute cette gent campagnarde s'habitua à
mon visage : je n'effarouchai plus personne. On se fit
à me voir courir les champs dès la première heure du
matin, à me rencontrer, le midi, sous les ardeurs du
soleil, quand le cœur m'en disait ; on se fit encore à
me retrouver, le soir, sur le chemin, humant à pleins
poumons ces brises rafraîchies dont j'aurais voulu
m'approvisionner pour mon retour à la ville.

Avec le temps aussi, Madeleine me prit pour confi-
dente.

Elle avait fait sa première communion la même
année que Jacques ; il était son aîné de deux ans et
ils se mariaient lorsqu'elle en aurait dix-huit.

Nous étions à la mi-août, la noce était pour octobre.
Il est vrai, me dit-elle un jour, que Luc Lanthier
est un meilleur parti que Jacques Landry, mais c'est
Jacques que j'aime...

Puis, après un moment de silence, elle ajouta :
N'est-ce pas, Mademoiselle, qu'on ne doit se marier
qu'à la condition d'être aimée beaucoup et d'aimer
davantage ?...

Cette chère enfant ! comme elle exprimait bien
toute ma pensée dans la sienne ! Il y a si longtemps
qu'on ne se marie plus par amour !

A la ville, on se marie quand le parti est d'un beau
physique ou d'une belle naissance, quand la fiancée a
une ronde dot ; à la campagne, généralement, c'est
quand la ferme manque de bras.

Ce Luc Lanthier, j'ignorais même son nom ; je ne
savais d'où il venait, qui il était : j'allais l'apprendre.

* *

Un soir que le disque radieux de la lune s'était laissé
voiler par quelques nuages gris, que la brise soufflait
tiède et tout imprégnée de l'odeur des foins fraîche-
ment coupés, j'étais restée sans lumière dans la pièce
que j'occupais particulièrement chez les Landry, et,
debout, près de la fenêtre ouverte, admirant encore la
campagne dans cette demi-obscurité qui a ses charmes,
j'étais rendue loin, bien loin dans le délicieux pays des
rêves.

Mon hôtesse, au rez-de-chaussée, chantait à voix
basse, berçant sur ses genoux un gros poupon de quel-
ques mois, et le plus profond silence semblait régner
partout ailleurs, quand je crus entendre, comme ve-
nant du chemin, des soupirs étouffés, des sanglots
comprimés, quoi !

Je me penchai sans bruit : Jacques et Madeleine
étaient là, sous ma croisée ; et c'était Madeleine, la
pauvre fille, qui pleurait ; Jacques avait aussi des
larmes dans la voix, le brave garçon !

Je frémis : que se passait-il donc ? Qu'allait-il arri-
ver ?...

Et Madeleine qui, déjà, essayait sa robe de mariée !
Dieu me pardonne ! je prêtai l'oreille.

Jacques parlait avec chaleur ; Madeleine, tout en
larmes, répondait de même : je ne pouvais saisir que
des bribes de leur conversation.

— Luc Lanthier, — disait Jacques, — il ne faut plus
lui parler ;... il t'aime... si tu allais l'aimer !...

Et Madeleine de reprendre, désolée :

— Je t'aime... que crains-tu ?... je serai sitôt ta
femme...

Ils causèrent ainsi longuement, si longuement que
Madeleine avait séché ses pleurs et que la voix de
Jacques paraissait toute rassurée, quand je vis leurs
deux têtes brunes se rapprocher et, ma foi ! le bruit
de lèvres se rencontrant monta jusqu'à moi...

Je fus si surprise que je me retirai discrètement, et
j'entendis Jacques s'éloigner si rapidement que je le
crus lui-même effrayé de la hardiesse qui lui avait fait
prendre son premier baiser sur les lèvres de sa fiancée.

Je connaissais désormais Luc Lanthier : c'était un
rival de Jacques, lequel tenait celui-ci sur des charbons
très-ardents.

* *

Mais, comme dans le pire des mondes tout finit bien
qui commence bien, le mariage ne s'en fit pas moins
entre Jacques Broquart et Madeleine Landry.

Septembre avait été si beau que je m'étais laissé
prendre par ses grandes caresses : depuis deux se-
maines j'aurais dû retourner à la ville.

Puis, je m'étais tellement rapprochée des Landry,
je les avais traités tous avec une telle condescendance,
qu'ils semblaient croire que j'étais devenue comme
quelque chose de leur famille : ils avaient peine à me
voir partir, les braves gens ! Et surtout, ils auraient
bien aimé me garder pour la noce !...

Mais j'entendis de la ville le bruit des violons grin-
cheux et je sais qu'on dansait encore le lendemain
lorsque le coq chanta.

Je les fus revoir l'été dernier, et je trouvai tout ce

monde dans une telle exubérance de gaieté, de santé, de paix heureuse, que je regrettais de ne pouvoir vivre encore quelques semaines au milieu d'eux, de leur bonne vie des champs, toute de naïveté, de franchise et de calme bonheur.

Mais on me garde aussi là un bon souvenir, et voici où j'en arrive.

Avec ce sourire narquois qu'ont toutes les domestiques venues de la campagne, pour ce qui est grossier, rustaud, dès qu'elles se sont polies quelque peu elles-mêmes à notre contact, ma petite bonne m'annonce, un matin, qu'on veut me voir.

Jacques était là debout, n'osant regarder ni à droite, ni à gauche ; ni le plafond, ni le parquet ; faisant tourner gauchement entre ses doigts son *haute-forme de noce*, qu'il tremblait de laisser tomber à chaque mouvement.

Persuadée que le discours préparé par mon visiteur nouveau n'était pas fort élaboré, j'interpellai, à la bonne franquette, le pauvre garçon.

— Allons donc ! m'écriai-je, quelle visite inattendue ! Et Madeleine, comment va-t-elle ?

— Eh ! bien Mamz'elle..., je pourrais peut-être vous dire... qu'elle n'est pas trop mal... pour le temps...

— Ah ! y aurait-il du nouveau chez vous, Jacques ?

— Eh ! bien, Mamz'elle, vous l'avez dit !... Et Madeleine m'envoie comme ça pour vous demander si... si vous voudriez bien porter notre petite fille au baptême...

— Mais certainement, certainement, mon ami ! mes félicitations de plus !

Et, tandis que dans la mienne je serrais sa main franche, des sueurs perlaient à grosses gouttes sur le front de l'honnête Jacques, deux larmes épaues glissaient sur ses joues.

Voilà comment j'ai l'honneur de présenter aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ mademoiselle Marie-Micheline Broquart, née hier, du légitime mariage de Jacques Broquart et de Madeleine Landry.

Les parrain et marraine ont signé.

St Maurice

LE PAIN

Humblement dédié à M. G. Clémenceau, France

Sous le titre : "Une leçon sanglante," une publication périodique de Montréal, 25 décembre dernier, publiait un article du *Journal de Paris*, signé G. Clémenceau. Cette exécution sanglante, comme l'appelle la revue qui la reproduit, a été faite au sujet de l'incident suivant : A la fête des Castellane, donnée l'été dernier, au Bois de Boulogne, Mme X... (qui est une Canadienne), trouvant le gazon humide, demanda un tabouret. Les habitués ne purent en trouver. Alors Mme X... saisit une miche de pain et s'en fit un tabouret.

Nous comprenons tous l'indignité de l'action qui a révolté la plupart des personnes présentes, et la leçon de M. Clémenceau était méritée.

Si donc je désire protester aujourd'hui, ce n'est ni pour excuser l'action, ni pour blâmer la leçon, mais pour dire que, si notre ex-compatriote a mal fait, le Canada n'en est pas responsable.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain...

Depuis près de dix-neuf cents ans cette admirable prière enseignée par la bouche divine du dispensateur de tous biens et transmise à toutes les générations, les habitants du Nouveau Monde, grands et petits, pauvres et riches la répètent chaque jour, dans toutes nos demeures. Qu'il soit de seigle ou de pur froment, blanc ou noir, nous respectons le pain qui soutient, fortifie et donne la vie à tous. A nous aussi, habitants des froides régions du Canada, nos mères nous répètent sans cesse : "Ne gaspillez pas le pain du bon Dieu, le pain dont souvent le pauvre, mourant de faim, mendie un morceau qui lui donnera la vie, et dont l'orphelin maintes fois est privé." Il ne faut pas gaspiller le pain, même les miettes qui tombent de nos tables doivent être mises à profit, et nous les jetons, enfants, aux oiseaux qui visitent nos demeures.

Vous êtes heureux, monsieur, de dire que Mme X...

n'est pas française et vous avez raison peut-être de vous réjouir de cette circonstance. Hélas ! Je ne puis comme vous, penser que "cette femme sacrilège est une étrangère." C'est pourquoi je prends aujourd'hui la plume, sinon pour répudier comme nôtre cette femme dont, dans vos salons aristocratiques, on reçoit la rusticité parce que les millions d'un vieux riche l'ont dorée, du moins pour dire publiquement et à tous : ce n'est pas l'éducation que nous recevons ici, ce ne sont pas les principes enseignés à Mme X... qui sont responsables de cet écart de votre hôte. Fût-elle restée dans notre pays de neige et de frimas, jamais la pensée de fouler aux pieds le pain dont on lui avait appris à respecter la sainteté ne lui serait venue, même si elle fut devenue riche parmi nous. Vous avez gâté celle à qui vous donnez l'hospitalité et c'est chez vous, parmi ceux qui, rendant hommage à la fortune, n'ont pas su distinguer les misères qu'elle avait recouvertes.

Je voudrais voir une plume plus habile que la mienne, protester au nom de la femme canadienne, de cette "outrageuse insolence" de Mme X..., qui est canadienne. Moi aussi, je suis canadienne-française, et c'est au nom de toutes mes compatriotes, que je dis hautement : pas une d'entre nous n'est ignorante du

respect dû au pain. Mme X... a, sans réfléchir, commis une faute grave, je veux bien le dire avec vous, mais ce n'était pas la femme, ce n'était pas la Canadienne qui foulait ainsi aux pieds une chose sacrée pour tous, mais un être qui, après avoir fait fi de bien des choses saintes et sacrées et avoir été absoute chez vous, quand elle ne l'est pas ici, même dans nos demeures aristocratiques, a cru pouvoir faire impunément un pas de plus sans qu'on lui crie : halte-là ! tu n'iras pas plus loin. Les enfants gâtés, voyez-vous, se croient tout permis et sont d'autant plus audacieux qu'on leur a pardonné davantage.

Si j'ai osé écrire les quelques lignes qui précèdent, c'est que je sentais en moi frémir je ne sais quel instinct de révolte contre l'idée que l'on pourrait avoir de nous si on allait, (ne serait-ce qu'une seule personne), croire que c'est parce que Mme X... n'est pas française, qu'elle a commis l'acte qui vous révolte, ou bien que nos pieds déshabitués des neiges du Nouveau Monde pourraient, pour éviter un rhume, devenir sacrilèges. — Pardon de cette audace, pardon surtout d'avoir si peu éloquemment plaidé la cause que je me proposais de défendre.

BLUET.



La proportion du tabac fumé par habitant en chaque pays du monde est figurée par la taille de la pipe

TIGRE ET LION

DRAME DU DÉSERT

Un de nos excellents officiers du régiment des zouaves pontificaux, qui avait servi quelques années comme officier dans l'armée française en Afrique, nous entretenait, certain soir, au célèbre café "Colonna," rue du Corso, à Rome, de la rude vie de soldat dans ce pays plus célèbre par saint Augustin, cardinal Lavigerie et ses pères blancs, que par le fameux exploits des Carthaginois.

Avec mon droit d'insolence si paternellement toléré, par tous nos officiers, depuis l'illustre général de Charette, ou notre bien-aimé colonel Allet, jusqu'au dernier sous-lieutenant, je lui dis tout à coup :

— Mon capitaine, c'est fort bien, ces marches et contre-marches, ces guérillas et ces embuscades. Mais, en fait d'embuscades, n'en avez-vous jamais tendu au lion, au tigre, ou autres carnassiers de ce genre ?

— Oui, me répondit-il : il y a longtemps que je te vois venir : tu veux sans doute une histoire ?

— Oui, oui, capitaine, s'écrièrent tous les officiers présents (et moi, qui n'étais que simple caporal alors : je n'avais pas dix-huit ans). Une histoire ! dites-nous une histoire !

Et le bon capitaine, secouant la cendre de son cigare sourit devant cette insistance. Ramenant son épée devant lui et s'appuyant sur la garde, il commença — écoutez, mes enfants chéris, ce que nous raconta notre capitaine :

" Nous avons quitté Blidah, assez belle ville d'Algérie à douze lieues et demie d'Alger, et marchions vers le sud. La chaleur était accablante ; nos hommes — j'avais avec moi la moitié de ma compagnie avec mon sous-lieutenant — haletaient sous le soleil, la poussière nous aveuglait : nous n'étions pas loin du Sahara. En ce moment, nous vivions en paix avec les turbulentes tribus de Touaregs, de Kroumirs, de Kabyles et autres barbares.

" Vers les dix heures du matin, un samedi, nous arrivons à une oasis magnifique, pas très grande : juste ce qu'il nous fallait pour établir un campement, et laisser à mes hommes un jour ou deux de repos. Ils en avaient, certes, bien besoin !

" Nous avions avec nous quelques marchands de Mourzouk, cette ville du Fezzan si renommée parce qu'elle est le rendez-vous des caravanes du Sahara. Ces gens, fort au courant du pays, me proposèrent une partie de chasse à une quinzaine de lieues plus au nord : nous serions quatre, montés sur les chameaux de ces négociants.

" Laisant la garde du camp à mon sous-lieutenant, je pris avec moi mon ordonnance, brave garçon alsacien, qui se fut jeté au feu pour moi.

" Et nous partîmes. Il était quatre heures de l'après-midi.

" Vers sept heures, grâce à nos chameaux, nous arrivâmes. Laisant nos montures en sûreté et sous la garde d'un des Africains, nous nous enfonçâmes dans les hautes herbes et les broussailles, à la recherche d'une sente quelconque. Le marchand tripolitain nous accompagnant, marchait devant : je le suivais, mon ordonnance fermait la marche.

" Bientôt, nous atteignions une mare traversée par un filet d'eau, et nous nous installions, assez rapprochés l'un de l'autre, sur des tertres formés par les racines soulevées des arbres nous abritant : devant nous, la sente bien battue, par où venaient se désaltérer les niaux sauvages.

" Vers neuf heures du soir, par un ciel d'une pureté admirable, nous entendons un sourd rugissement. Nous étions sous le vent ; nous ne bougions pas plus que des statues. Nos fusils Lefauchaux dûment chargés à balle, nous attendions, le doigt sur la détente, le revolver à la ceinture, le coutelas entre les dents, quand tout à coup, un autre rugissement, puissant, sonore, avec des roulements comme des éclats de la foudre, retentit en avant de nous.

" En ce moment, je distingue, dans le clair obscur de la sente, un énorme tigre s'avancant en rampant, cauteusement, avec ces précautions du chat guettant une souris.

" D'un autre sente venant rejoindre celle sur laquelle nous étions échelonnés, j'aperçois un magnifique lion : les deux redoutables maîtres du désert se sont vus, ils ne peuvent reculer ni l'un, ni l'autre. Aucun des deux, d'ailleurs, ne paraît y songer !

" Un nouveau rugissement, mais en double, retentit : nous en sommes assourdis ! — Le tigre s'est replié sur lui-même, le lion est arrêté, la gueule contractée dans un rictus effroyable ; il se bat les flancs de sa longue queue touffue. Ils sont à petite portée de fusil de moi, qui suis le premier : je vous avoue que je ne pense point à tirer !

" Comme un ressort qui se détend, le tigre a bondi !... Plus prompt que l'éclair, le lion s'est enlevé du sol, les deux fauves se rencontrent comme se rencontreraient deux boulets de canon tirés simultanément l'un contre l'autre. — Ils tombent entrelacés. — De raucous rugissements, le bruit des énormes mâchoires, les hurlements de douleur, tout vous terrifie !...

" Dix minutes — dix siècles ! — dura le combat. Enfin, d'un coup de sa terrible griffe, le lion renverse le tigre, le décode : un râle du félin — c'est fini ! — Le lion, vainqueur, reste un instant la patte sur le cadavre de son ennemi, dans une pose pleine d'audace et de défi. (*)

" Je l'ajuste à la tête... je presse la détente... le vainqueur, à son tour, roule pantelant sur le tigre.

" Nous emportâmes les fourrures. A cinq heures

(*) Voir gravure, page 648.

du matin, nous étions de retour au camp, sans autre rencontre."

Je remerciai mon bon capitaine, me promettant de conter un jour cet exploit aux enfants sages. Il y a près de vingt-neuf ans que je me fis cette promesse : vous voyez, mes petits amours, qu'il n'y a pas prescription.

F. PICARD.

PLUS DE BOSSUS

La communication extraordinaire que le docteur Calot a faite, ces jours derniers, à l'Académie de médecine prouve une fois de plus, à l'encontre de l'opinion émise par M. Brunetière, que la science est loin de faire faillite en ce siècle de progrès. On a donné la parole aux muets, aujourd'hui on redresse les bossus : n'a-t-on même pas parlé ces temps derniers, un peu vaguement il est vrai, de rendre la vue aux aveugles ?



ENFANT BOSSU DEPUIS CINQ ANS

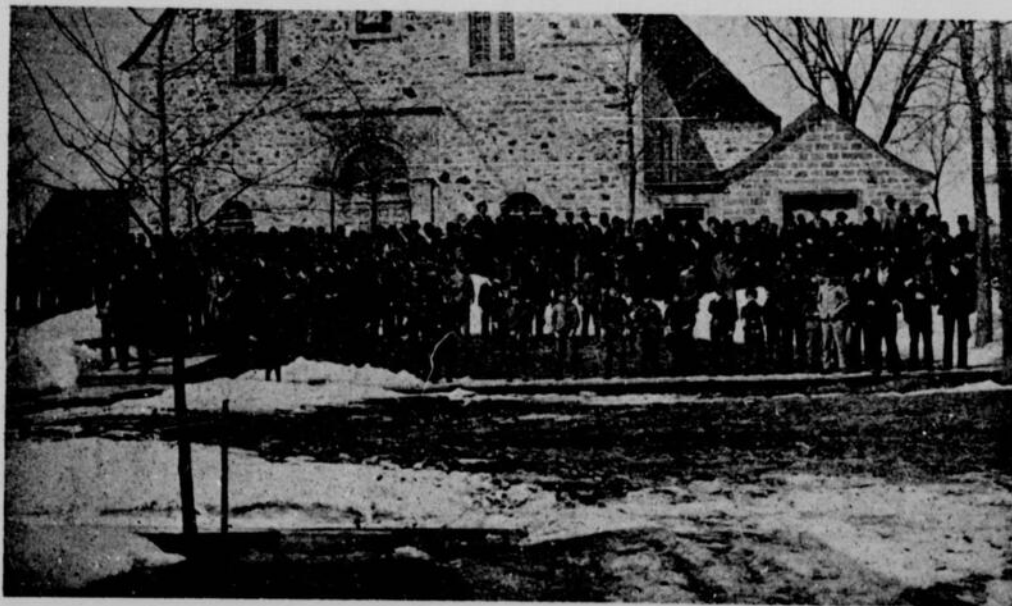
Toujours est-il que les générations qui suivront la nôtre n'auront plus le spectacle de ces malheureux êtres déformés et ridicules qui souffrent toute leur existence de leur infirmité. Le docteur Calot redresse les bossus ; il a déjà opéré ce prodige sur trente-sept sujets ; et, ce qui est aussi merveilleux que sa découverte, toutes ses opérations ont réussi. Disons tout de suite que, seuls, des enfants ont été traités.

Pour donner une idée bien exacte de sa manière de procéder, le docteur Calot fit passer devant les yeux de ses maîtres des photographies représentant des enfants bossus et un instantané pris pendant l'opération.

Puis une porte s'est ouverte et les académiciens ont vu défiler devant eux, droits comme des peupliers, une douzaine de garçonnetts dont ils avaient la photographie prise avant l'opération.

Deux mots d'abord sur le docteur Calot qui, inconnu hier, sera célèbre demain.

C'est un homme d'une quarantaine d'années, à la physionomie franche et ouverte, le regard doux, l'al-



SAINTE-ANNE DES PLAINES.—APRÈS LA MESSE

lure plutôt modeste et absolument sympathique. Il exerce les fonctions de médecin à l'hôpital Rothschild à Berk-sur-Mer. On sait que cet établissement est affecté aux enfants rachitiques, tuberculeux, etc., et qu'un grand nombre d'entre eux ont le mal de Pott.

Frappé de leur situation misérable, il a longtemps réfléchi à cette question de l'impossibilité de corriger leur difformité ; il a pesé les dangers que la correction vraie, immédiate, en apparence brutale pourrait entraîner pour la vie de l'enfant ou pour le fonctionnement de la moëlle épinière, il s'est appliqué longtemps à rechercher un moyen de maintenir mathématiquement cette correction une fois obtenue et à établir les ressources que possédait la nature pour réparer les désordres produits dans le rachis, soit par la maladie soit par les manœuvres chirurgicales de correction.

Pourquoi est-on bossu ? parce que la colonne vertébrale s'est effondrée. Qu'y a-t-il lieu de faire ? Relever la colonne vertébrale, la redresser et la maintenir droite par un appareil jusqu'à ce que la nature ait refait les soudures. Cette opération se fait sous l'influence du chloroforme. L'enfant est retourné sur le ventre, deux aides à la tête et aux pieds tirent en allongeant l'enfant, deux autres le maintiennent sous la région ombilicale et sous le sternum. Le docteur opère avec les mains une pression extrêmement vigoureuse sur la gibbosité, procédant avec méthode jusqu'à ce que les vertèbres déplacées soient rentrées au niveau ou même au-dessus des vertèbres voisines.

L'on perçoit sous la main et l'on entend même quelquefois des craquements osseux qui témoignent des



L'OPÉRATION

Mais le difficile était de maintenir dans sa position normale l'épine dorsale dessoudée. Tout faux mouvement pouvait entraîner une rupture de la moëlle et occasionner la mort immédiate. Aussi le docteur a-t-il imaginé un appareil dans lequel on doit placer le sujet. Voici comment il constitue cet appareil.

Un bandage plâtre circulaire est appliqué sur une couche de ouate, en mettant à la place de la gibbosité des tampons de ouate entrecroisés qui permettent de serrer les bandes ouatées avec force sans avoir à redouter pour l'enfant une gêne dans les fonctions des viscères thoraciques abdominaux.

Dix à quinze minutes suffisent pour la construction de l'appareil. A la quinzième minute, le plâtre est solide, l'enfant peut se réveiller : l'opération est terminée.

Cet appareil plâtre restera en place trois ou quatre mois. Lorsqu'on l'enlève, le dos est plat. On remplace l'appareil par un autre semblable, qui a la même durée. Après le deuxième ou troisième appareil, l'enfant est autorisé à marcher avec un corset, il entre dans la période de convalescence. La correction absolue de sa difformité a demandé dix mois.

Tel est le traitement que fait suivre le Dr Calot aux bossus qu'il opère et, comme nous le disions plus haut, il n'a pas eu un seul accident.

Maintenant, il est bien entendu qu'il ne s'agit que d'enfants dont les bosses sont en formation, et aucune expérience n'a été tentée sur les adultes. C'est déjà très joli de pouvoir affirmer dès aujourd'hui qu'on peut empêcher les bosses de pousser.

L'Académie de médecine a félicité le Dr Calot de sa communication ; elle a chargé deux de ses membres, les Drs Monod et Reclus, de faire un rapport sur cette intéressante question. Il est acquis dès maintenant que la découverte médicale du Dr Calot sera mise à la portée de tous les praticiens. — L.-M.

permet d'y demeurer près de cinquante ans. Avec de la fortune, on peut réussir partout.

Nous avons dit les traitements ignobles que l'on fait subir là, aux misérables remplaçant les esclaves : et tous nos lecteurs ont pu voir, dans nos journaux, le récit navrant des *recenants*... nous allions dire d'outre-tombe ! C'est un peu vrai, cependant !...

Mais il en est, de ces pauvres Canadiens, qui n'ont pu revenir : le consul anglais à San Paolo prie nos gouvernants de leur venir en aide. Faudra-t-il que les gouvernements étrangers rapatrient nos compatriotes ? Nos ministres d'Ottawa resteront-ils insensibles devant tant d'infortune ?

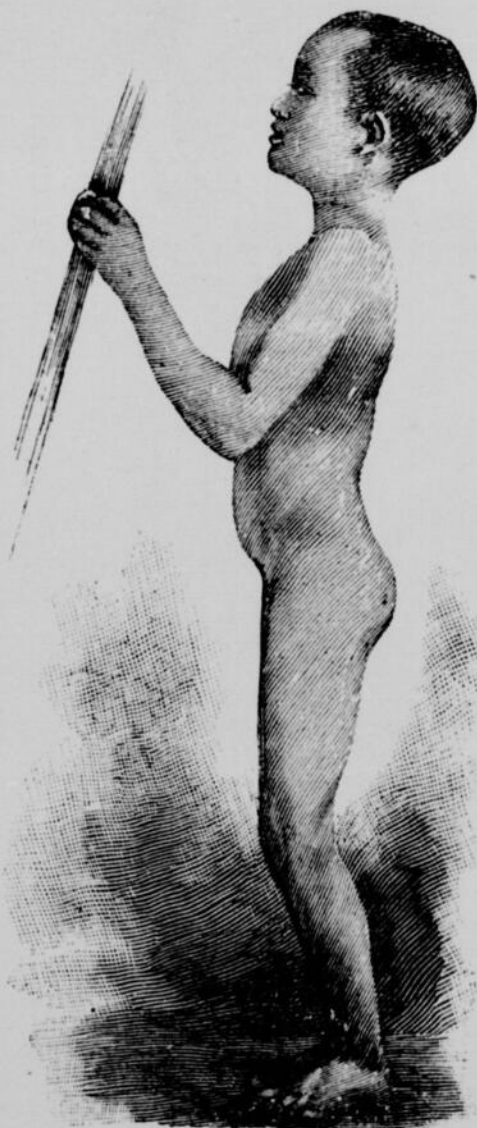
Que ce soit la faute de ces pauvres gens, nous le concédons : mais il y a un devoir absolu, c'est l'honneur du pays qui est en jeu, de s'intéresser à ces êtres souffrants ! Ils meurent, là-bas, dans d'atroces souffrances morales bien plus que physiques ! Ne plus revoir leurs parents ! leur pays ! n'avoir, peut-être, même aucun secours religieux, cette suprême consolation.

Que le gouvernement agisse donc—ou que les Canadiens-français organisent des souscriptions :—n'avons-nous plus de cœur ?

Malheur aux riches égoïstes ! Ils jouissent, soit : les malédictions de Dieu et des hommes les attendent au seuil de l'éternité. Et ce ne seront pas les quelques pièces d'or données à telle ou telle œuvre qui détourneront d'eux la voix du sang les accusant. Tandis qu'au milieu de la pompe et de l'encens, on les conduira à six pieds sous terre, l'infinie Justice devenue l' inexorable Vengeance chariera leurs âmes en enfer !

Pitié pour ceux qui pleurent, pour ceux que rongent la faim, le désespoir !

FIRMIN PICARD.



QUATRE MOIS APRÈS L'OPÉRATION

dérangements des deux segments rachidiens et du glissement des vertèbres les unes sur les autres. Il faut pour obtenir la correction complète de une à deux minutes.

Le docteur n'a jamais constaté d'accidents sur trente-sept cas. Il a même été surpris de la facilité avec laquelle la correction s'obtient.

LE CANADA AU BRÉSIL

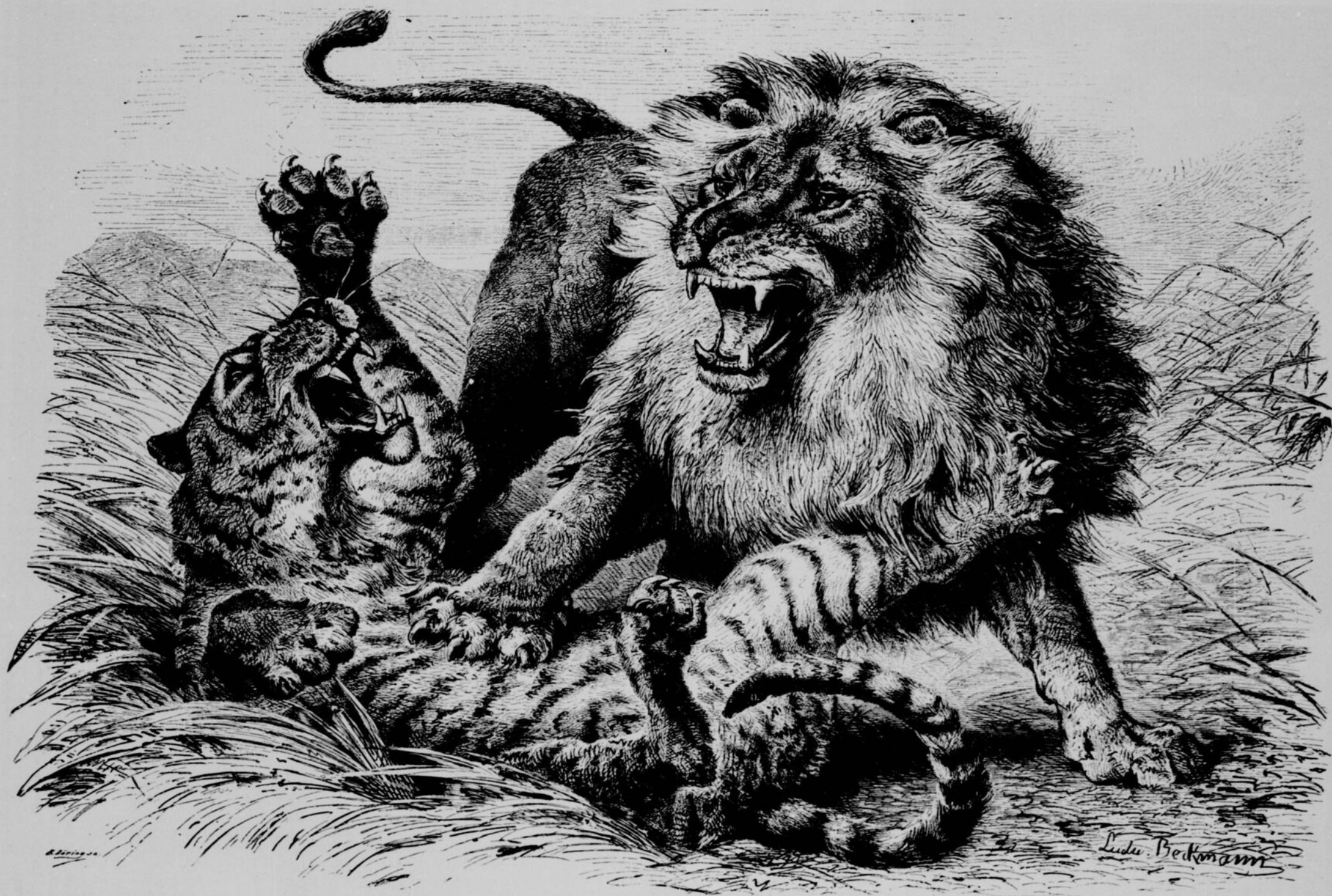
Enfin ! voici revenus la plupart de nos malheureux compatriotes, qui, trompés par les promesses éhontées de vendeurs de chair humaine, avaient cru faire fortune dans ce pays barbare encore dans ses relations sociales.

Nous avons écrit nous-même, avant le départ du *Moravian* ce qui attendait nos pauvres Canadiens là-bas : nous avons dit, dans LE MONDE ILLUSTRÉ, tenir nos renseignements d'un oncle qui fut médecin estimé, honoré, dans ces pays malsains ; sa fortune lui

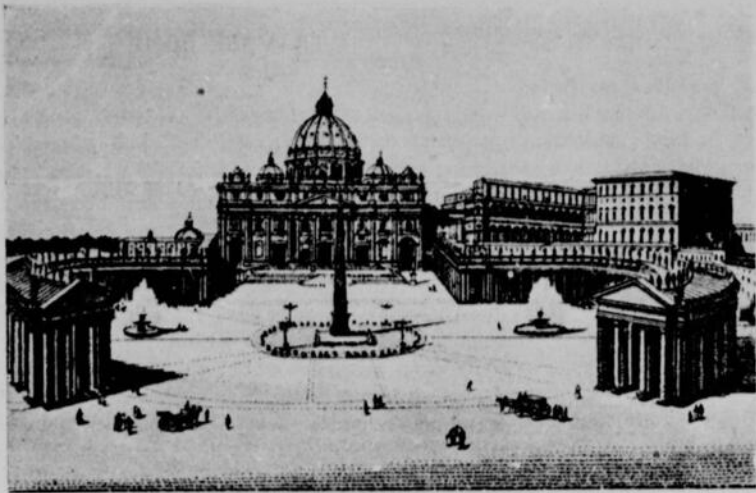
AUTOUR DE LA CUISINE

Crème brûlée.—Pour une pinte de lait, prenez dix jaunes d'œufs, battez-les bien à part, avec du sucre en poudre, dans une casserole en cuivre. Ajoutez un morceau de vanille puis versez le lait chaud en tournant toujours dans le même sens.

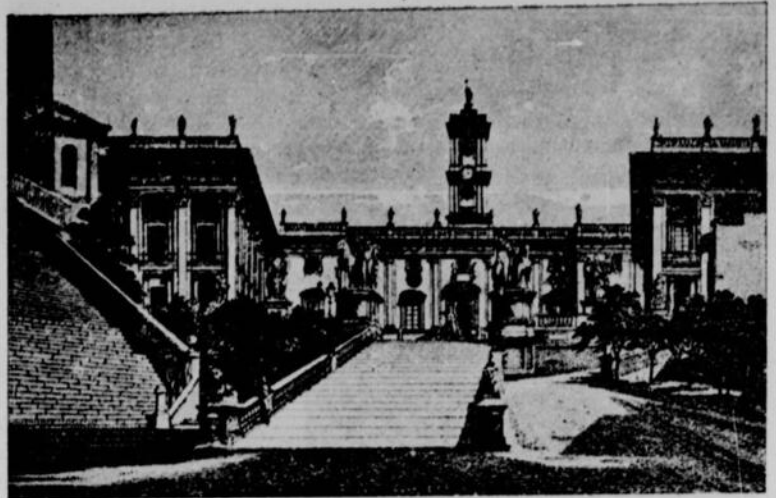
Mettez sur un feu vif sans arrêter de tourner. Quand la crème est bien prise, versez dans un plat et laissez refroidir ; puis saupoudrez-la avec du sucre en poudre, et brûlez la surface au moment de servir, avec un fer plat et rouge.



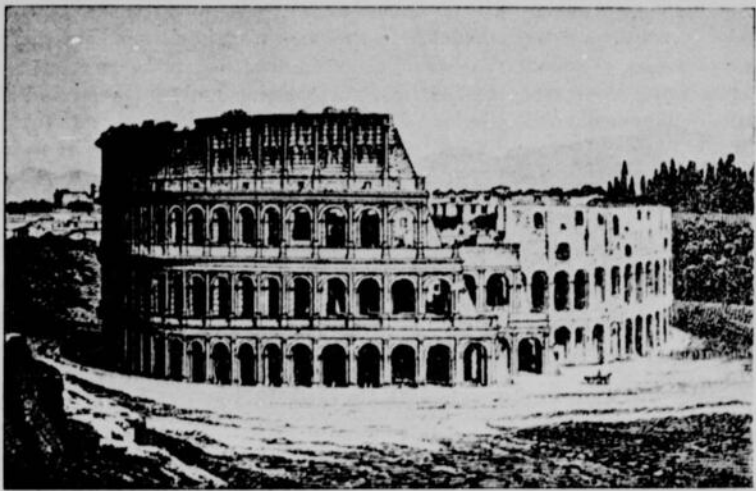
LION ET TIGRE



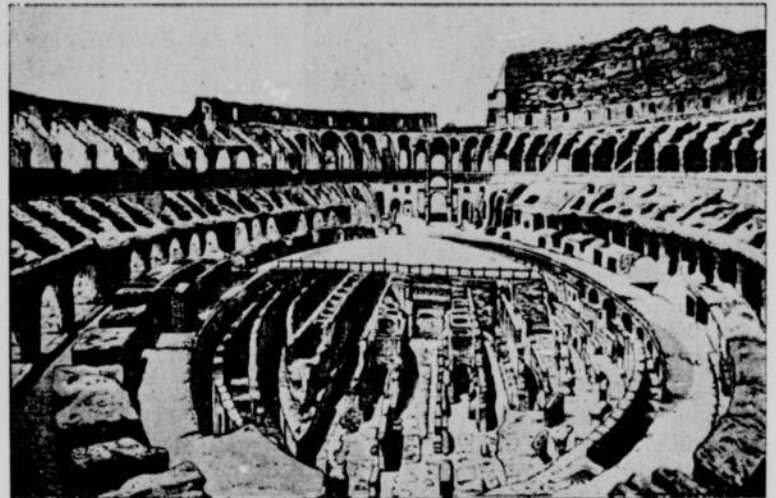
La Basilique de Saint-Pierre, au Vatican



Le Capitole



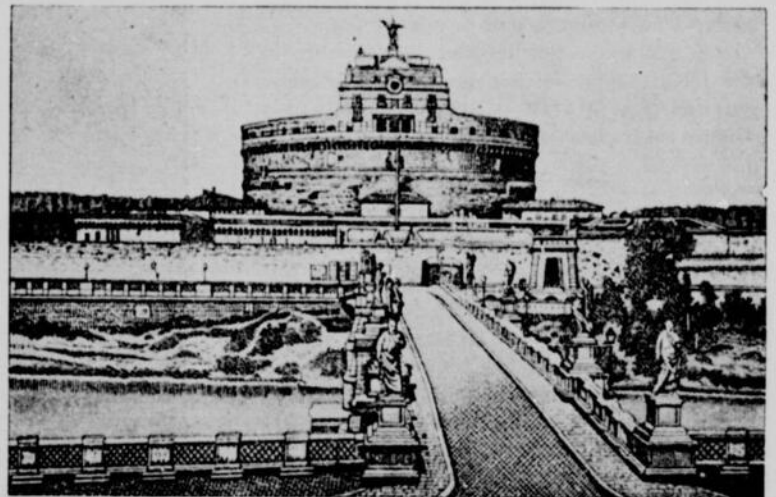
Le Colisée



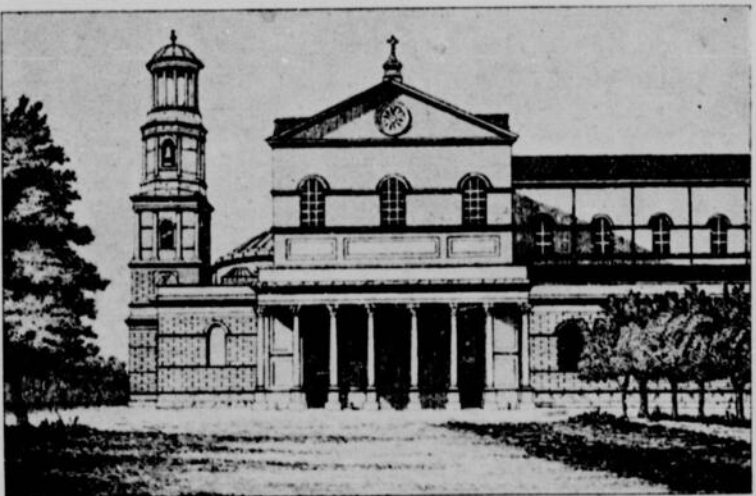
Intérieur du Colisée



La Fontaine de Trevi



Le Château Saint-Ange



La Basilique de Saint-Paul



Intérieur de la Basilique de Saint-Paul

PAUL ARÈNE

Le 18 décembre dernier, mourait à Antibes, là-bas, sur les bords de la Méditerranée, un poète doux et bon, des plus indulgents aux jeunes : M. Paul Arène.



Il était né à Sisteron, sur la Durance, dans les Basses-Alpes.

Il écrivit des vers délicats en français et en provençal, et nombre de chansons qui eurent leur heure de vogue : malheureusement, ses jolies et spirituelles poésies, éparses dans les revues et dans les journaux, n'ont pas été réunies en volume ; espérons que quelques-uns de ses amis s'en occuperont.

Tous les ans, il aimait à passer quelques jours de vacances à la maison paternelle que garde sa sœur, une lettrée délicate aussi, paraît-il.

M. Paul Arène recevait, le jeudi 17 décembre, la dépêche télégraphique lui annonçant que la Société des gens de lettres lui avait attribué un prix de trois mille francs ; le lendemain, le poète était mort. — F. P.

L'ENFANT MARTYR

(Voir gravure)

Il y a cinq semaines environ, Paris, la Ville-Lumière, le Cœur ou le Ventre de la France, suivant qu'on la considère sous son bon ou sous son mauvais aspect, Paris était réellement révolutionné, bouleversé, par la découverte d'un crime heureusement très rare.

Dans une petite rue des quartiers malsains de la ville, là où gît à l'état latent la malédiction humaine tout autant que la malédiction divine, dans la rue Vaneau, on trouvait sous une porte, un pauvre enfant mourant : à peine comptait-il deux ans.

Son corps n'était qu'une plaie : des plaques noires indiquaient les coups qu'il avait reçus, les chairs saignantes faisaient voir que le pauvre ange avait été mis sur le feu.

Oh ! c'est ignoble, c'est horrible, c'est révoltant !...

Un petit chien seul prenait pitié de l'ange expirant... Et quel était le bourreau de ce petit être qui n'avait jamais fait le mal ?

—Tenez ! on rougit d'être homme, quand on lit ces infâmes, ces diaboliques lâchetés !...

Le bourreau, c'était le père !

Le père ! celui à qui Dieu délègue l'incroyable faveur de continuer sur terre l'œuvre de Dieu !...

Que de fois n'avons-nous pas dit, écrit dans les journaux du vieux et du nouveau monde, qu'il faudrait faire mourir dans les plus atroces souffrances celui qui ose lever la main sur son père, sur sa mère.

Mais un père, martyriser un ange !...

Les instruments de torture seraient salis, souillés, au contact de cette chair de dégoûtante canaille !

Les beaux anges du ciel vinrent enfin chercher leur petit frère martyr.

Et là-bas, les démons les plus horribles, ces furies des anciens, achevaient d'exciter la bête sanguinaire qui portait, le maudit ! le doux nom de père ; achevaient d'exciter cette infâme sorcière dont le nom devrait être synonyme de douceur, de bonté, indiquant des trésors d'indulgence : la grand'mère !

De la marâtre, nous n'en parlerons pas : notre plume se refuse à lui appliquer des épithètes qui souilleraient l'encre même !

O petits anges, mes petits enfants chéris qui lirez ceci : priez pour vos bons parents, afin que Dieu vous les garde bons—vous les garde bien, bien longtemps — ! Et quand vous saurez ce que vous faites ; quand vous aurez l'âge et l'usage de la raison—oh ! alors, entourez-les de respect, d'amour tendre, de vénération absolue : ils représentent Dieu pour vous ici-bas !

F. P.

Toujours cette dérision lamentable : aimer de son cœur des êtres et des choses que chaque journée, chaque heure travaille à user, à décrépir, à emporter par morceaux, et, après avoir lutté, lutté avec angoisse pour retenir des parcelles de tout ce qui s'en va, passer à son tour.—LOTL.

A TRAVERS ROME

(Voir gravures)

Que de souvenirs évoque ce nom : Rome !... Souvenirs de grandeurs passées, souvenirs de la pompe impériale, à laquelle, depuis quatorze siècles, avait succédé la pompe des cérémonies grandioses de l'Eglise... pour arriver à la captivité du Souverain Pontife depuis 1870, époque à laquelle nous fûmes violemment arrachés à la garde du tombeau du Prince des Apôtres, tombeau se trouvant dans cette superbe basilique : Saint-Pierre au Vatican.

Bâtie sur les plans de Michel-Ange, la façade modifiée par le Bernin, cette basilique, célèbre entre tous les édifices religieux, mesure huit cents pieds de long, sur trois cents pieds de hauteur, de la lanterne de la coupole au pavé. Dans la Confession de Saint-Pierre, sous l'autel papal, s'ouvrent les catacombes de Saint-Pierre. Sur l'édifice même, est bâti un village ayant sa fontaine avec jet d'eau—à cette hauteur !—Ce village est habité par les trois cent soixante *san Pietrini* chargés de l'entretien extérieur du monument. Dans l'épaisseur même du mur de gauche en entrant, est ménagé un escalier monumental par lequel on accède à la terrasse avec chevaux et voitures si l'on veut.

Le palais du Vatican à droite du spectateur, comptes



PARIS—L'ENFANT-MARTYR, SUPPLIÉ PAR SON PÈRE ET SA BELLE-MÈRE—LE BON CHIEN LÈCHE SES PLAIES

trois mille salles et salons, quarante cours intérieures. Ce palais fut commencé par les empereurs romains, achevé par les papes.

Si nous allons du Vatican à la place de Termini, où se trouvait l'ancienne gare, nous passons devant la magnifique fontaine de Trevi. l'une des plus belles du monde entier. Un Clément fit élever cette fontaine. Nombre de pigeons nichent dans les anfractuosités, et viennent, aux pieds mêmes des visiteurs, se baigner dans l'immense vasque entourant les jets comme un lac.

Si, du Vatican, nous passons le pont Saint-Ange, et, à droite, prenons l'ancienne *Via Triumphalis*, nous arrivons, après une demi-heure de marche, au Capitole. Que de souvenirs, là encore !... C'est au Capitole que se trouve la cloche d'alarme sonnée dans les grands dangers. C'est à droite du spectateur que se trouvent les vestiges de la roche Tarpéienne d'où l'on précipitait les criminels, sous la Rome païenne... et parfois, ceux qui, la veille encore, étaient les idoles du peuple !—Il n'y a pas loin du Capitole, où l'on couronnait les vainqueurs, à la roche Tarpéienne où on les brisait !

Dans ces régions du Capitole, des *forum*, des arcs de triomphe, se voient les ruines du Colisée, ce célèbre amphithéâtre romain, bâti sous Vespasien et son fils Titus (de 70 à 81 de l'ère chrétienne). C'était là que se donnaient les jeux, les courses, les combats de gladiateurs, et c'est là que des millions de chrétiens furent livrés aux bêtes durant les persécutions. On y voit encore, à droite du spectateur, des cages de bêtes féroces, dont les fenêtres sont garnies de leurs barres de fer. On y voit, à droite, le débouché du tunnel par où les chars des belluaires amenaient les fauves à leurs cages.

Le Colisée avait quatre-vingts gradins en pente douce, sur lesquels on pouvait placer plus de quatre-vingt mille personnes.

Près du Vatican, et du même côté du Tibre, tout près du pont Saint-Ange, se trouve le Château Saint-Ange. Cette construction fut faite par l'empereur Adrien pour lui servir de mausolée (mort en 138 de l'ère chrétienne). Un gigantesque chemin, à pente douce, est ménagé dans l'épaisseur de cette immense maçonnerie : Adrien y montait en quadriges pour aller admirer la ville et la campagne du haut de son tombeau. Les papes firent ajouter les constructions que vous voyez dépasser la masse ronde. Pendant une peste affreuse, la ville entière était en procession avec le pape, tout le monde put voir un ange planer au-dessus du Château, remettant au fourreau son épée dégouttante de sang. Un ange de bronze fut placé à cet endroit : d'où sont restés, au tombeau d'Adrien et au pont, les noms de Château St-Ange, pont St-Ange.

A l'opposé du Vatican, et hors les murs de Rome, se trouve la superbe basilique de Saint-Paul. Le pavé en marbre en est si poli, qu'on peut s'y mirer. Dans la frise, entre l'architrave et la corniche, au-dessus des colonnes, vous voyez ces médaillons ? Ce sont les portraits de tous les papes, depuis Saint-Pierre jusqu'à Léon XIII, en mosaïque : il ne reste que la place pour les dix papes qui, suivant la prophétie de saint Malachie, doivent venir encore avant la fin du monde.

FIRMIN PICARD.

PETITE POSTE EN FAMILLE

Aug. L., Saint-Zotique.—Nous publierons ces vers sur la Belgique.

Eneri, Montréal.—Votre histoire d'une rose aura son tour.

Fauvette, Montréal.—Votre *épître* a un caractère général et élevé : nous publierons.

L.-J. B., Montréal.—Bonne inspiration. Nous insérerons.

J.-E. R., Québec.—Le second et le quatrième vers de la première stance ne riment pas. Les quatre suivants sont à rime féminine. Avez-vous remarqué le second hémistiche du premier vers et le premier du quatrième ? Ces mots, ces tournures ne s'emploient pas en poésie. Ne vous découragez pas : prenez l'Art Poétique de Boileau, et vous arriverez.

THÉÂTRES

Il y a double attraction au Théâtre Français, cette semaine. *Captain Swift*, drame rendu fameux, en Angleterre, par Beerbohn, et en Amérique par Maurice Barrymore, est représenté pour la première fois à prix populaire, par la troupe permanente du Théâtre. Mme Alice-J. Shaw, la plus grande siffleuse du monde entier, apparaît, accompagnée de ses deux jeunes filles jumelles, qui marchent sur les traces de leur illustre mère. Mme Shaw a porté son art à sa plus haute perfection. Le programme du vaudeville comprend Edna Aug, l'Américaine Anna Held, C.-F. Jerome et autres.

Cette semaine, au Théâtre Royal, une excellente troupe donnera, pour la première fois à Montréal, un bon drame comique intitulé *Kidnapped*. Le spectateur sera intéressé du commencement à la fin de la pièce, et les plus grands succès ont été obtenus sur tous les théâtres de New-York. Cette compagnie s'est transportée ici à grands frais, et les scènes sont magnifiques. Durant les cinq actes de ce drame comique, le public assiste à un enlèvement d'une femme de haute société, et cette scène est très captivante.

JARDIN DES ENFANTS

SOMMEIL D'ENFANT

*Dors, enfant, tout dort à la ronde ;
Voici le soir, voici la nuit ;
Tendrement, la lune qui bat
Te donne sa caresse blonde.*

*Enfant, goûte la paix profonde
De l'heure calme qui s'enfuit,
Allant où le destin conduit
Les heures douces de ce monde.*

*Souriant lorsque tu souris,
Attentif à tes moindres cris,
Ta mère est là qui te protège :*

*Penchée au bord de l'oreiller,
Entr'ouvrant les rideaux de neige
Pour te voir sans te réveiller.*

CHARLES GILLOTIN.

UN PETIT HÉROS

Le général Bonaparte, au soir de la bataille d'Arcole, et au retour de sa visite aux avant-postes avait à peine mis pied à terre, qu'il demanda :

— Où est le petit tambour ?

— Il trinquait tout à l'heure avec des grenadiers et tous se le disputaient pour l'emmener souper, général, répondit un des officiers qui l'accompagnaient.

— Qu'on me l'amène !

Puis se ravisant :

— Ou plutôt, non, j'irai le trouver, dit le commandant en chef de l'armée d'Italie. Vite des torches. Et vous, messieurs, venez.

Le petit groupe se mit en marche, vaguement éclairé par la lueur des résines et des feux à demi consumés des bivouacs dont les tisons sautaient sous les bottes, éparpillant leurs étincelles dans la brise de nuit.

Par-ci, par-là, une sentinelle criait : " Qui vive ? " puis présentait les armes en reconnaissant ses chefs.

— As-tu vu le tambour, André ? demanda un des officiers à un grognard qui recousait son uniforme au clair de la lune.

— Lui et les autres sont couchés à cette heure, mon capitaine ! Nous avons eu là une rude journée. Tenez, le petit niche dans la troisième tente, à droite.

L'officier rejoignit le général : tous se dirigèrent vers l'endroit désigné, et quand on voulut prévenir le jeune héros de la journée, Bonaparte le défendit et marcha vers la tente.

Des bruits de voix en sortaient.

Le général fit signe d'attendre et écouter :

— Vous raconter mon histoire de ce matin ? Encore ! C'est bien la dixième fois, disait le tambour.

— Pas à nous ! criaient les soldats.

— Peut-être ! Mais aux hussards, aux dragons, à des capitaines, à la cantinière, à tous enfin.



IL LEUR EN JETAIT DES SOTTISES A LA TÊTE " LACHES ! FAINEANTS ! "

— Ça ne fait rien, recommence.

— Oh ! ce n'est pas long ; voilà :

— Le général Bonaparte voulait prendre un pont que les Autrichiens gardaient. Mais les grenadiers n'avaient sans doute pas envie de mourir aujourd'hui, car ils n'avançaient pas.

— Alors, moi, je marche droit au pont et me met à battre la charge. Ah ! il leur en jetait des sottises à la tête, mon tambour : " Fainéants, lâches, etc. "

— Ça n'a pas été long avant de leur faire honte, et deux minutes après, nous étions de l'autre côté de l'eau.

— Et puis...

— Et Bonaparte et moi, nous avons gagné la bataille !

— Tu dis vrai, s'écria le général en chef qui entra dans la tente ; tu es un brave garçon ; que veux-tu pour ta belle action de ce matin ?

— Moi, dit le petit bonhomme, qui sauta sur ses pieds et fit le salut militaire, l'honneur, général, d'entrer le premier, en battant mon tambour, dans la première ville que nous prendrons.

— A nous deux, comme pour la victoire d'aujourd'hui, dit Bonaparte en souriant. Ah ! bien, je te donnerai pour cela des baguettes d'or et d'ivoire.

— Vive le général Bonaparte ! crièrent les soldats en applaudissant.

TREMIÈRES.

MAXIMES EN ACTION

LE BOITEUX

Paul, avec ses amis, rencontre un vieux qui boite. Aussitôt nos gamins de l'imiter en chœur, Clopinant de la gauche, ensuite de la droite.

Se moquer des vieillards indique un mauvais cœur.

Une dame, qui fait détestable ménage, cause avec une amie.

— Eh ! bien, et ton mari ?

— Guéri, ma chère.

— Il a cependant été bien las.

— Peuh ! J'étais sûre qu'il en reviendrait.

— Sûre. Pourquoi ?

— Parbleu, parce qu'il savait le plaisir que cela me ferait d'être veuve !

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

VI

LES PETITS HOMMES

La maison semblait comme morte, car les choses s'imprégnent vite de la tristesse des hommes. Le jour se levait. Ou plutôt, l'heure où le jour aurait dû paraître sonnait à la grosse horloge toujours enrôlée, mais aussi toujours régulière. Un rideau de brouillard épais, s'élevant comme un mur, interceptait la vue à dix pas. Rien ne ressortait de cette ombre grise. Elle noyait le ciel, elle enveloppait la terre. On eût dit que jamais le soleil ne parviendrait à la percer. La forêt, la route, la Marne, disparaissaient derrière. De sa maison, Catherine apercevait à peine la silhouette des arbres dénudés de la cour.

À la clarté de la lampe, elle rangea le ménage, tandis que le feu s'allumait ; Catherine agissait sans hâte et avec un tranquille courage. Depuis la veille seulement, le maître, le mari, le père, s'en était allé. Tant qu'elle l'avait en là, dans ce grand lit, tant qu'elle avait pu regarder ce cher visage, elle ne crut point l'avoir tout à fait perdu. C'en était fait maintenant, à jamais. Il dormait dans la fosse profonde, elle demeurait seule avec ses enfants.

Certes, pas un minute elle n'eut la pensée de trouver le fardeau trop lourd, ni de se demander comment elle viendrait à bout de le soulever ; Catherine savait que Dieu veille sur tous les nids : couvées d'enfants, couvées d'oiseaux. Elle avait entendu le curé répéter bien des fois que Dieu bénit les familles nombreuses, et la veuve possédait trop de foi, d'espérance et d'amour pour mettre en doute la parole sainte. Elle comprenait qu'elle souffrirait, peinerait et pleurerait ; mais elle se souvenait des promesses d'en haut.

Cependant, elle devait faire comprendre aux enfants la gravité de la situation. Que décider à leur égard ? S'ils continuaient à apprendre des états, il faudrait encore à l'un deux années, à l'autre trois années d'apprentissage. Certes, Catherine pouvait compter sur des semaines régulières soldées douze francs, mais ils étaient dix !

Avant tout, elle devait causer avec eux. Si elle les trouvait à la hauteur de la situation présente, elle n'appréhenderait rien.

Assise devant le foyer, tandis que cuisait la soupe matinale, elle reprenait et retournait ces questions dans sa pensée.

Un bruit léger se fit près d'elle : Louise venait lui jeter ses bras autour du cou.

— Déjà levée ! dit la mère.

— Après toi, et j'en ai honte.

— Tu es une enfant, Louise.

— Où il y a tant d'orphelins, on ne doit plus compter d'enfants. Je n'ai guère dormi, vois-tu, et j'ai beaucoup réfléchi. Je crois que Dieu bénira mes résolutions et mes projets. Je deviendrai une petite mère pour les plus jeunes de mes frères et de mes sœurs. Quand tu iras en journée, tu me les confieras. Ils sont doux et bons, j'en ferai ce que je voudrai. Tandis qu'ils joueront, je repriserai, je repasserai le linge. J'ai pas mal appris durant une année d'apprentissage chez Mme Simon. Oh ! je t'en prie, prouve-moi que je t'inspire assez de confiance pour me les laisser quand tu t'absenteras !

— Oui, ma Louise, oui ; Georges, Marie, les jumeaux, Vincent et Nichette seront désormais à nous deux. Dans l'horrible malheur qui m'accable, c'est une grande consolation pour moi de te trouver si raisonnable et si dévouée.

— Alors je commence tout de suite, dit l'enfant.

Louise s'approcha du lit de Marie et l'éveilla doucement.

Elle comptait neuf ans. C'était une jolie et mutine enfant, blanche, vermeille, avec des cheveux blonds, dont aucun peigne ne parvenait à maintenir les boucles rebelles. Quand elle ouvrit ses grands yeux bleus, elle sourit d'instinct. Durant le sommeil s'étaient envolés les souvenirs lugubres. La vue du visage sérieux de Louise lui rappela subitement la vérité, et une larme coula dans ses cils.

— Lève-toi, dit Louise il faut m'aider.

Marie obéit silencieusement et rapidement.

En un instant elle fut debout, habillée, peignée, prête à exécuter les ordres de sa sœur.

Alors toutes deux prirent les petits dans les berceaux, et se partagèrent la besogne. Georges, qui allait sur ses dix ans, n'avait besoin

de personne ; Vincent, les jumeaux et Nichette étaient seuls dans l'impossibilité de s'aider. En un tour de main, ils se trouvèrent prêts, et les deux fillettes les conduisirent à Catherine au moment où les trois aînés entrèrent dans la salle.

Il s'embrassèrent la mère, se mirent à table sans parler, à la place de chacun d'eux, fumait une écuelle remplie de soupe. Nichette avait droit à une tasse de lait.

On mangea vite. Il était facile de voir que les enfants avaient peine à finir ce déjeuner. Quand les écuelles furent vides, Catherine les enleva, puis elle revint prendre place à table.

Nichette sur ses genoux, elle resta un moment silencieuse, puis, après avoir reposé ses yeux sur chacun des enfants, elle se tourna vers les trois aînés :

— Vous êtes bien jeunes, leur dit-elle, pour raisonner de choses graves ; mais je vous ai élevés de telle sorte que votre raison est déjà formée. Je ne veux point décider sans vous de votre avenir. Écoutez-moi donc, François, Pierre et Julien, vous me répondrez ensuite. Aimez-vous les états que le père vous a choisis ?

— Mère, répondit François, je compte seize ans. Dans une année je serai ouvrier et je gagnerai de bonnes journées. Alors il me sera possible de te venir en aide dans une large mesure. Cependant, si tu crois ne pouvoir te passer présentement de mon salaire, je puis me faire manouvrier ; je suis robuste, et je gagnerai bien deux francs cinquante par jour.

— Ce serait un gros sacrifice qu'il faut tâcher d'éviter. Et toi, Pierre ?

— Moi, je n'ai que quinze ans, et il m'en faudra deux pour finir mon apprentissage ; mais il y aurait peut-être moyen de tout concilier. Si tu signais avec mon patron l'engagement de me laisser un temps égal chez lui, à moitié du prix des journées ordinaires, comme c'est un brave homme comprenant notre situation, il consentirait, je pense, à me payer dès à présent.

Voilà une excellente idée, répondit Catherine. En effet, si Devor te donnait maintenant trente sous par jour, tu pourrais, quand tu seras ouvrier, travailler chez lui pour deux francs cinquante l'espace de deux autres années.

— Il m'aime beaucoup ; je lui en parlerai aujourd'hui.

— Et toi, Julien ?

Julien était le plus faible des trois : grand pour son âge, mince, beau de visage, avec une certaine grâce de fille que contribuait à augmenter ses longs cheveux blonds, dont Catherine était fière, il était, certes, le plus charmant de toute cette saine et robuste famille.

Souvent la mère avait pensé que celui-là serait un savant ; elle se disait qu'elle aimerait à le voir maître d'école, enseignant les petits logés dans une belle maison, ayant son banc à l'église, et chantant les offices de sa voix d'ange, car Julien avait une voix ravissante, souple, ailée, avec notes d'or. Lui aussi caressait ce rêve. Quand il comparait ses mains blanches et délicates à celles de ses frères, il se disait qu'il serait incapable de soulever des fardeaux ou de manier de lourds outils ; et il s'efforçait d'apprendre, de garder les premières places, afin de mériter qu'on lui laissât suivre sa vocation.

Cependant, en présence du malheur qui les frappait, il comprit ce que son devoir lui commandait, et, levant vers Catherine ses beaux grands yeux profonds :

— Je ne dois plus songer à poursuivre mes classes durant la journée, dit-il ; si vous le permettez, cependant je continuerai à aller à l'école du soir, afin de ne point oublier ce que j'ai appris. Je puis gagner tout de suite de l'argent, en entrant en qualité de porteur à la tuilerie. Le maître d'école m'aime assez pour continuer à s'occuper de moi. Quand des jours meilleurs viendront, je reprendrai peut-être mes premiers projets.

— Oui, mon enfant, tu les reprendras, dit Catherine, en effleurant de ses doigts tremblants la blonde chevelure de son fils. Merci à vous trois de comprendre comme vous le faites les exigences du présent. Dieu nous aidera dans l'avenir qui est à lui. Faisons donc nos comptes : Devor acceptera la proposition de Pierre. Le prix de ta journée et la sienne monteront à trois francs ; la mienne en produira deux ; en tout : cent sous par jour. Cent sous par jour pour onze personnes !... Mes chéris, c'est à peine le pain. Heureusement, notre provision de pommes de terre est abondante. Nous élèverons des lapins et Marie ira leur chercher l'herbe nécessaire. Georges et Claudin nous approvisionneront de bois ; ils tâcheront même que nous puissions en vendre un peu, afin d'ajouter à nos recettes. Vincent, Claudine et Nichette seront les seuls qui ne pourront encore nous aider ; mais ils nous aiment, et leurs caresses nous reposent des fatigues de la journée !

Catherine se leva, et regardant ses trois aînés :

— Vous voilà de petits hommes ! dit-elle, que Dieu vous bénisse pour la consolation que je vous dois !...

Elle les embrassa longuement dans les cheveux, avec une tendresse passionnée !

— Allez à vos ateliers, dit-elle ; Pierre, parle à Devor, et tâche de m'apporter ce soir son acquiescement. Ne demande qu'une seule chose

à ton maître, François, c'est de t'enseigner la fin du métier le plus vite possible. Hélas ! nous avons si peu le temps d'attendre !

Les trois frères sortirent.

Louise s'installa près de la fenêtre et se mit à raccommoder du linge, tandis que, docilement, Marie s'asseyait à ses côtés et faisait un ourlet pour raccourcir proprement la jupe de Claudine.

Celle-ci, la jumelle de Claudine prit Nichette sur ses genoux et la berça, tandis que Vincent la regardait en extase.

Georges avait déjà pris dans l'appentis voisin une serpe appropriée à sa main, quelques bouts de cordes, puis suivi de Claudin, il alla bûcheronner dans le bois.

Catherine prépara sa table pour le repassage. Tandis qu'elle promenait les fers chauds sur le linge, Louise lui dit, tout en tirant l'aiguille :

— Ce sera bien dure pour toi et pour nous, mère, de sortir tous les jours et d'aller tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Il me semble que tu gagnerais davantage sans quitter la maison, si tu t'établissais blanchisseuse à ton compte.

— Ce n'est guère possible, Louise.

— Oh ! si, on t'aime dans le village comme à la ville. Tout le monde nous plaint ici : chacun tiendra à joie de nous venir en aide. Tu laveras le linge, et tu prendras Blanche pour le repasser. Tandis qu'elle travaillerait pour toi, je continuerai à apprendre mon état, et dans deux ans tu n'auras plus besoin de personne. Je sais qu'il y a beaucoup de raccommodage à faire, mais les soirées nous resteraient pour cela, et Marie coud déjà joliment.

— Peut-être, Louise, cela serait-il faisable si nous avions des avances, mais devant nous que reste-t-il ? Rien. On ne fait pas d'économies avec une famille nombreuse. L'enterrement de ton père a pris tout ce qu'il y avait dans le tiroir.

— Combien faudrait-il ? demanda Louise.

— Deux cents francs, au moins.

— Dieu nous les enverra, mère.

— Puisse-t-il t'entendre, ma chérie.

— Et ce que le curé ne disait pas, l'autre jour, cette belle parole : " Je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni ses enfants manquer de pain ? "

— Tu le prieras de nous envoyer ce qu'il nous faut, Louise.

Les petites filles travaillèrent avec application, et le seul bruit qu'on entendit dans la chambre fut celui du fer tapant sur le linge avec un bruit assourdissant, et des ciseaux de Louise et de Marie.

Tandis que ceci se passait dans la maison du garde-chasse, une scène toute différente avait lieu dans un joli appartement dans la rue Saint-Lecare, meublé avec un grand confort.

Un homme, approchant de la soixantaine, âge qu'il s'efforçait de dissimuler, si on en jugeait d'après le soins exagérés qu'il paraissait prendre de sa personne, se trouvait mollement étendu au coin du feu, dans un fauteuil douillet. Sur un guéridon, un service à café en vieil argent, une pipe venue de Hollande, attendait le bon plaisir du maître. Des journaux, encore entourés de leurs bandes multicolores, allaient lui apprendre tour à tour les nouvelles politiques, le succès de celui-ci, l'accident de celui-là.

Mais Hercule Bourdin ne puisait jamais dans le malheur d'autrui qu'une occasion de s'estimer plus heureux.

Il ne lui déplaisait même pas d'apprendre les revers des voisins, des connaissances. Il trouvait sa fortune plus ronde, son sort plus enviable, quand il le comparait à celui des gens que venait d'atteindre une épreuve.

Il savoura d'abord lentement son café, à petits coups, en amateur. Ensuite il bourra sa grosse pipe, en conscience, appuyant le pouce doucement sur le tabac blond. Quand elle fut allumée, seulement il se décida à lire les journaux. Ils n'apprenaient rien de nouveau ; les mêmes crimes se renouvelaient, et Hercule Bourdin semblait blasé sur les drames du crime, quand une correspondance envoyée au journal la fit tressaillir.

LA FERTÉ. — On nous écrit de cette ville que Jean Tournil, garde-chasse au service de Maxime Vilhardouin, vient d'être assassiné. On soupçonne fortement un homme de la pire espèce, braconnier enragé, Mathieu Cervier, qui, plus d'une fois, avait proféré des menaces contre le garde. Loup Cervier, comme on l'appelle dans le pays, a déjà subi plusieurs condamnations. On le recherche activement, mais jusqu'à ce moment il a échappé aux poursuites dont il est l'objet.

— Tonnerre ! s'écria Hercule Bourdin en frappant sa cuisse avec le journal et en ôtant sa pipe de ses lèvres, je ne puis pas avoir un moment de tranquillité. Ne faut-il pas que je m'occupe maintenant de choisir un autre garde ! Un froid de loup ! Et aller à la Ferté, parler aux gendarmes, visiter à Meaux messieurs du parquet. Au diable les gens qui font du zèle ! Ce Jean Tournil avait bien besoin de se faire tuer ! Et pourquoi je vous le demande ? afin de sauver la vie à quelques lapins dont M. Maxime Vilhardouin se soucie comme d'une guigne. Encore s'il en devait être reconnaissant ! Mais Dieu sait quand il reviendra en France, s'il y revient jamais !

Hercule Bourdin parut se consulter, et ajouta :

— Il faut partir, c'est obligatoire.

Mais désormais sa pipe était sans saveur, les journaux l'enuyaient, et le régisseur, repoussant le guéridon, répéta entre ses dents :

— L'imbécile, il avait bien besoin de se faire tuer !

Néanmoins, si mécontent qu'il fût d'être interrompu dans sa lecture et de voir déranger sa quiétude, il dut se résigner à prendre le train de midi afin de se rendre à La Ferté.

Il arriva vers deux heures et demie, fit atteler la victoria du Porc-Épic, et partit pour la maison du garde.

L'ordre le plus complet y régnait ; la douleur concentrée au fond des âmes ne pouvait en rien déranger le travail. Ne fallait-il pas, au contraire, redoubler de labeur afin de subvenir à l'entretien de toute la famille ? Quand Hercule Bourdin entra dans la salle, il trouva la veuve occupée à repasser du linge qu'elle lavait durant la nuit où son mari fut assassiné.

Dans l'embrasure de la fenêtre, Louise, une corbeille de bas devant elle, tirait l'aiguille sans lever les yeux. Georges enlevait l'écorce d'une boîte d'osier pour un vannier du voisinage. Marie cousait, Claudine et Claudin, les deux jumeaux, étaient allés au bois ramasser un fagot proportionné à leurs forces. Vincent, que ses cinq ans rendaient fier, promenait Nichette en chantonnant un refrain de berceuse.

En pénétrant dans cet intérieur, on se sentait pris de respect et de pitié ; mais Hercule Bourdin n'était point facile à attendre, et, quand il entra dans la salle, Catherine comprit au premier regard qu'elle n'en pouvait attendre aucune consolation.

— Eh bien ! ma bonne femme, dit-il d'un ton qu'il s'efforça néanmoins de rendre compatissant, il vous est arrivé un grand malheur.

— Un malheur irréparable, monsieur, répondit Catherine en offrant un siège au régisseur. J'avais un mari comme on n'en voit guère, et le plus honnête homme du pays.

— Trop honnête ? trop honnête, même ! Ni M. Vilhardouin, ni moi nous ne lui en demandions autant.

Une flamme d'indignation monta au visage de la veuve.

— Il avait mission de surveiller les bois et d'empêcher le braconnage ; il l'a fait ; c'était son devoir.

— Que diable ! le devoir d'un garde n'est jamais de se faire assassiner. Des braconniers, il s'en trouve partout ; ils deviennent la ruine des propriétaires. Si Jean Tournil m'avait consulté, je lui aurais dit : Tenez-vous tranquille ! M. Vilhardouin n'habite point le pays, il se moque pas mal qu'on lui vole quelques lièvres et quelques faisans. Dans ma prochaine lettre, je ne manquerai pas de l'intéresser à votre sort.

— Je vous remercie, monsieur, répondit froidement la veuve.

— Combien avez-vous d'enfants ?

— Dix !

— Dix ! Miséricorde ! c'est de la folie ! Dix enfants ! ...

— Ils sont venus par la volonté de Dieu, et je les ai tous accueillis avec la même tendresse, je dirai avec la même reconnaissance. Oui, j'ai dix enfants, tous sages et bons, et qui, je l'espère, deviendront des hommes de bien et d'honnêtes femmes. Leur père est mort, mais il leur reste le Père qui est au ciel ! ...

— Certainement, vous avez raison de garder des sentiments religieux, d'autant plus que souvent il vous faudra du courage. Que font les aînés ?

— François finira l'an prochain son apprentissage chez Robin le charron, Pierre travaille depuis deux ans chez un menuisier. Ils ne gagnent rien encore, les chers garçons ! et c'est leur grand chagrin. Le lendemain de la mort du père, tous deux m'offrirent d'abandonner l'état qu'ils savent à moitié, et de se faire manouvriers, afin de rapporter de l'argent tout de suite.

Je ne l'ai pas voulu. Il faut songer à l'avenir, voyez-vous, monsieur. Quand Pierre et François auront de bons états, la maison marchera. Jusque-là je travaillerai double. J'ai seulement consenti à ce que Julien entrât à la tuilerie. Il recevra trente sous par jour à porter les tuiles au séchoir. Mais ça m'a été un grand crève-cœur. L'enfant avait des dispositions, et il aurait pu continuer à se rendre à l'école. Il apprenait si bien ! Les autres, vous les voyez... Des innocents.

Hercule tira son porte-monnaie :

— Voici, dit-il, cent francs pour le deuil, puis un mois de gages de votre mari. Peut-être ferai-je davantage, quand j'aurai reçu les ordres de M. Vilhardouin.

— Je vous remercie, monsieur, au nom de Jean.

— Vos enfants ont la permission d'aller dans les bois ramasser les fagots nécessaires à votre chauffage ; enfin, comme je garde en partie la disposition du gibier, j'aurai soin qu'une pièce vous soit envoyée par semaine.

Le Parisien se leva.

Fas un mot de pitié pour cette infortunée : un peu d'argent voilà tout.

—Et maintenant, reprit Hercule Bourdin, pourriez-vous m'enseigner un garde soigneux et honnête.

—Pas honnête jusqu'à se faire assassiner ?

—Naturellement.

—Je n'en connais point, fit la veuve en secouant la tête.

Hercule Bourdin adressa quelques mots d'intérêt banal à la veuve, fit un signe d'adieu aux enfants et se rendit chez le maire, afin de le prier de lui procurer un garde.

Il n'était pas fâché non plus d'apprendre des détails sur le crime et de savoir si l'on avait l'espérance de découvrir le coupable.

—Oh ! répondit le maire, nous savons qui a fait le coup. C'est ce damné Loup-Cervier, dont les menaces à l'endroit de Tournil n'étaient un secret pour personne. Mais le prendre est une autre affaire. La gendarmerie est sur les dents ; Sabretache semble à moitié fourbu. C'est le diable que ce maudit homme ! on croit avoir trouvé sa trace, mais bah ! il vous échappe Dieu sait comme. Il doit se terrer comme les lièvres. Un fléau pour le pays, ces braconniers, monsieur. Mais qu'y faire ? Nous ne pouvons pourtant pas emprisonner tout le monde, et tout le monde tend des collets ici. Cependant le garde champêtre et le brigadier sont de rudes hommes, n'ayant point froid aux yeux. Jean Tournil sera difficile à remplacer, et jamais votre maître ne trouvera quelqu'un de sa valeur.

—Proposez-moi à peu près l'équivalent.

L'équivalent, vous ne le trouverez pas. Il faut vous persuader, monsieur, que les gens du pays s'imaginent être absolument dans leur droit en tuant le gibier et coupant le bois du propriétaire.

—Ils veulent avoir, comme ils disent, "raison du bourgeois." Celui qui est riche ne doit l'être que pour leur permettre d'agir à leur volonté. Certainement vous ne manquerez pas d'hommes disposés à prendre un fusil et un couteau de chasse, et à se promener dans la forêt de M. Vilhardouin, à cent francs de gages par mois ; mais quand ils surprendront un braconnier en flagrant délit, ils accepteront cent sous pour ne point dresser procès-verbal. Les gardes qui risquent leur vie pour le bien d'autrui sont rares.

—Que voulez-vous que j'y fasse, monsieur le maire ? répliqua le régisseur. Le garde prête serment, et nous devons nous en rapporter à sa conscience. S'il manque à ses devoirs, cela ne nous regarde pas... directement. Si les hommes qui endossent un habit de garde devaient prendre l'engagement de se faire tuer, nous n'en trouverions jamais.

—D'ailleurs il faut bien l'avouer, si M. Vilhardouin habitait ici, on l'y verrait au moins de temps en temps, on aurait plus de crainte ; mais un régisseur, si probe qu'il soit, n'est jamais le propriétaire.

—Enfin, vous me choisirez quelqu'un ?

—J'ai votre homme tout prêt : Aubin Lenoir. Je vais l'envoyer chercher, si vous le désirez.

Une heure plus tard, Aubin arrivait chez le maire. Le régisseur de Maxime Vilhardouin avait accepté le diner de M. Robichon.

Aubin Lenoir était grand, bien découplé, et cependant rien qu'à voir la rondeur de ses membres, le ton légèrement blafard de sa peau, on le devinait paresseux et mou. Evidemment, pour lui, le métier de garde-chasse serait simplement un prétexte à promenade les mains dans les poches. Quant à lutter avec les braconniers, à risquer sa vie pour défendre les intérêts qui lui seraient confiés, on ne pouvait attendre cela d'Aubin. Peut-être même, au lieu de s'en faire des ennemis, trinquerait-il avec eux sur le comptoir, à la santé de Maxime Vilhardouin. Son serment de garde ne lui paraîtrait nullement lourd à porter. Avant de prendre les intérêts des autres, ne faut-il point d'ailleurs songer aux siens ?

L'interrogatoire qu'Hercule Bourdin fit subir à Aubin Lenoir fut assez succinct.

—Vous me convenez, lui dit-il : occupez-vous de faire venir les pièces dont vous avez besoin... Entre autres, votre extrait de naissance et votre casier judiciaire. De mon côté, j'écrirai à Meaux ; dans quinze jours vous serez installé.

Aubin Lenoir salua et quitta la maison du maire en se frottant les mains.

—Jolis appointements, fit-il, et rien à faire.

Là-dessus, il entra chez le marchand de vin.

Tandis qu'Aubin Lenoir s'enivrait en compagnie de deux braconniers connus de tout le pays, Catherine serrait les billets de banque remis par Hercule Bourdin, en disant à Louise :

—Tu as prédit juste, ma chérie, voici les fonds nécessaires pour mon établissement de blanchisseuse.

Mais elle ne put longtemps s'abandonner à la joie d'avoir le moyen de tirer de peine sa couvée, car Georges se précipita dans la salle en poussant des cris aigus :

—Mon petit frère ! répétait-il avec tous les signes de l'épouvante ; avez-vous revu Claudin ?

VII

UN DE MOINS

Quand, le matin, Georges et Claudin partirent pour le bois, la beauté du ciel, l'air vif leur donnaient grand courage. Ils avaient conscience d'aider à l'œuvre commune à laquelle chaque enfant devrait concourir dans la mesure de ses forces. Ils marchaient vite, tantôt sur les mousses épaisses, tantôt sur les herbes brûlées par la gelée ou sur les aiguilles glissantes des sapins. Les choses graves dites le matin laissaient leur trace dans l'esprit de Georges ; mais Claudin gardait la faculté d'oublier, propre aux petits, impuissants à porter un lourd fardeau de douleurs. Bientôt la récolte du bois commença. Très probes, ils n'avaient garde de toucher à une branche de bois vif, se contentant du bois mort qu'ils trouvaient, du reste, en quantité suffisante. Un fagot, deux fagots furent bientôt prêts. Claudin se mit à la recherche des pommes de pin pour allumer le feu, tandis que Georges coupait quelques harts dans les buissons voisins.

—Ne t'éloigne pas ! cria Georges au petit.

—Sois tranquille ! répondit Claudin.

Cependant la récolte devenait de plus en plus fructueuse. Les cônes odorants et résineux s'accumulaient de distance en distance.

Les harts étaient assez rares dans cette partie du bois, et Georges, ne trouvant point les viornes dont il avait besoin, courut du côté d'un taillis assez éloigné de l'endroit où il avait laissé son frère, pour qu'il ne fût plus possible de l'apercevoir.

Tandis que Claudin se livrait avec zèle à sa récolte, un homme de méchante mine, vêtu de haillons aux couleurs déteintes, ayant à sa ceinture une sorte de couteau catalan à large virole, et portant sur l'épaule une couverture rayée à la façon des Zaparés mexicains, déboucha du sentier, sans que Claudin l'entendit venir. Ce fut en levant la tête pour chercher Georges du regard qu'il rencontra les yeux noirs du vagabond fixés sur lui d'une façon inquiétante. Claudin avait une sorte de bravoure enfantine. Son premier sentiment fut plutôt la curiosité que la peur. Dans le pays qu'il habitait, on ne voyait point de ces figures farouches trahissant les vices de l'âme et les turpitudes du mal. L'instinct avertit Claudin que l'arrivée de cet homme constituait un danger. Sans se troubler, avec un sang-froid bien au-dessus de son âge, l'enfant ramassa à terre la serpe dont il se servait, et, la dissimulant derrière son dos, il attendit que l'homme s'éloignât.

Mais la vue du petit bûcheron venait sans doute de changer les projets du voyageur ; car, au lieu de continuer sa route, il s'appuya sur le bâton à l'aide duquel il exécutait tout à l'heure un moulinet savant, et, s'arrêtant devant le fils de Catherine :

—Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il.

—Claudin.

—Tu es du pays ?

—Naturellement.

—Que fait ton père ?

—Il est mort il y a deux jours, assassiné par un méchant homme. Les yeux de l'enfant brillèrent, comme s'il pensait que le "méchant homme" pouvait ressembler au voyageur qui le questionnait.

Le vagabond reprit :

—Tu as beaucoup de frères et de sœurs ?

—Nous sommes dix.

—Mais il me semble que ta mère n'a guère de prudence ; il peut être dangereux de t'envoyer si loin dans le bois faire des fagots...

—Oh ! fit Claudin, tous les gens d'ici me connaissent ; personne ne me ferait du mal ; et dans ce bois il n'y a pas de loups... d'ailleurs, si on m'attaquait je me défendrais, voyez-vous, et j'appellerais mon frère à l'aide. Il n'est pas loin, il coupe là-bas des harts pour nos fagots.

En parlant de la sorte Claudin gardait son attitude à demi agressive. Cet inconnu curieux lui causait une crainte vague. L'enfant parlait comme chantent les peureux. Avant tout, il ne voulait point paraître avoir peur.

—Ecoute, dit l'homme, tu me sembles intelligent, hardi, bien découplé ; la vie que tu mènes ici est monotone et triste ; si tu veux me suivre tu porteras des habits couverts de paillettes d'or, tu mangeras tous les jours des plats dont un roi se lècherait les coudes ; on rit, on danse, on s'amuse toute la journée dans la compagnie des gens que je rejoins. On t'apprendra la musique, tu monteras des chevaux ; au lieu d'habiter un endroit dont tu connais à l'avance tous les sentiers, tu changeras de contrée toutes les semaines. Voilà une vie !

Claudin secoua la tête.

—Il faudrait quitter ma mère, dit-il.

—Il lui resterait neuf autres enfants.

RAOUL DE NAVERY

A suivre



Le Cœur Manquait.

NEUDORF, T.N.W., CAN., Juin, 1893. (3)
Ma fille avait une excellente santé, à venir jusqu'à il y a deux ans, lorsqu'elle donna des signes de découragement. Quelque temps après elle ressentit une douleur comme si le cœur lui manquait, et elle eût des convulsions très fortes. Plusieurs soi-disants remèdes furent employés pendant une année mais sans succès. Après avoir pris la première cuillerée du Tonic Nerveux du Père Koenig, les attaques disparurent et elle n'en a pas eu depuis.

Certifié par le Rev. L. Streich.

JOE OTT.

STREATOR, ILL., Déc. 5, 1890.

Le Tonic Nerveux du Père Koenig est le meilleur que j'ai trouvé, c'est une grande bénédiction pour les gens affligés. Que Dieu vous bénisse. Bien respectueusement,

SŒUR ST. FRANCIS, O.S.F.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.

Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal.
Laroche & Cie - - - - - Québec.



Fausse dents
SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Département Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéj-commis.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.
Achète des débetures et autres valeurs dé-sirables.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnement Alimentaires (Ltée)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.

4539

LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture

Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - - - - \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q. \$1500 00	A. Ouimet, Montréal, P. Q. \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont. 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P.Q. 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Ecrément, " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec 1500 00	Georges Lagacé, " 50 00
W. McKinnon, Québec, P.Q. 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P.Q. 25 00
Osias Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont. 500 00	Jos. P. Bélair, " 25 00
Francis Parent, de la brasserie de Beauport 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. David, Montréal 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil 400 00	Esdras Vigeant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P.Q. 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St-Germain, Lowell, Mass., U. S. A. 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P.Q. 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste Anne de Prescott, Ont. 25 00
	G. Constant, Vaudreuil 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets. \$1.00. 100 Billets. \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL.

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

Librairie Française

G. HUREL

1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.
Livres d'occasions, achat et vente.
Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites Prix spéciaux pour marchands.

UNE SEMAINE DE Vente - Extraordinaire

A LA MAISON DE

E. LEPAGE & CIE

Coin des rues St-Laurent et Duluth

A l'occasion de l'ouverture de notre SOUS-BASSEMENT. Avec un stock immense de Ferblanteries, granit, Ferronneries, Ustensile de cuisine, Groceries, etc., etc.

Pendant cette grande vente nous offrirons en vente :

50 doz. Bouteilles de SAUCE WOR- CESTERSHIRE, (sauce forte) la meilleure sur le marché et vendu régulièrement 10c, spécial.....	24c
50 doz. Bouteilles de SAUCE AUX TOMATES (Catchup) garantie pre- mière qualité et vendu régulièrement 10 c, spécial.....	24c
Grands verres rempli de Moutarde Française de 10c pour 7 ou 4 pour.	25c
Sauce Yorkshire grandes bouteilles vendu 10c, spécial.....	5c
Catsup grandes bouteilles, vendu 10c, spécial.....	5c
Cocoanut en paquet, marque Ciptal, vendu 10c, spécial.....	5c
Huile à moulin, grandes bouteilles, ven- du 15c, spécial.....	7c
Essence de Vanille et Citron, grandes bouteilles, vendue 25c, spécial.....	14c
Poudre pour polir et nettoyer les argen- teries, vendue 25c, spécial.....	10c
Vernis à tuyau, toujours vendu 15c, spécial.....	9c
Vernis à poêle, toujours vendu 15c, spécial.....	9c
Bleue Indigo, vendu 15c, spécial.....	8c
Pâte à poêle, " 10c, " 4c	
" grande boîte 15c, " 6c	
Pommes (Vaseline), vendu partout 20c, spécial.....	8c
Graine (d'oignons), vendu partout 15c, spécial.....	7c
Savon Quaker, vendu régulièrement 5c, spécial.....	24c
Savon London, vendu régulièrement 6c, spécial.....	24c
Savon Buanderie, vendu régulièrement 10c, spécial.....	6c

FERBLANTERIES

Plats pour laver les mains, valant 15c, spécial.....	5c
Assiettes à tarte, à diner ou à soupe, valant 6c, spécial.....	2c
Caniste à l'huile de charbon 1/2 gallon, valant 15c, spécial.....	8c
Porte ordure, valant 10c, spécial.....	5c
Autonnoirs, " 5c, " 2c	
Boîtes à pain peintes et décorées, va- lant 45c, spécial.....	19c
Chaudières à charbon, valant 25c, spécial.....	13c
Chaudières à charbon en tôle galvanisée, valant 35c, spécial.....	19c
Terrine à lait, valant 5c, spécial.....	3c
Grands Gobelets, 3 pintes, val. 10, sp.	4c
Poivrières, Coupe pâte, Assiettes, mou- les, cuillères au choix.....	1c

GRANITE

Dans ce département nous avons un assorti-
ment complet à des prix encore jamais offert.
Nous recevons journellement des lots jobs
que nous offrirons d'ici au jour de l'an à des
prix qui ne manqueront de répandre notre
réputation si avantageusement connue.

Département de Jouets et Articles
de Fantaisie

Ce département comprend l'assortiment le
plus complet de Jouets et Articles de Fantai-
sie tel que Poupées, Petits Soldats, Petites
Tramways, Petits Bateaux Etc., Boîtes
de Toilettes, Miroirs de luxe, Etc., Etc.

D'ici au jour de l'an notre magasin ne
fermera qu'à 9.30 hrs. p.m. tous les soirs
pour permettre à notre nombreuse clientèle
d'éviter la foule qui encombre notre magasin
tous les jours et aussi lui permettre de bien
tout visiter chaque département dans chacun
leur spécialité. Après le jour de l'an et les
jours suivants notre magasin sera fermé à 6h.
p.m. le Samedi et les jours de Fêtes
exceptés.

E. LEPAGE & Cie

Coin des rues St-Laurent et Duluth.